



N°9 - février 2017

Le Courrier du Prince

Bulletin d'information de l'Association
Les Amis de Talleyrand
Château de Valençay, 36600 Valençay

Editorial

Par Roland Martinet,
président de l'Association Les Amis de Talleyrand

Cher/e/s Ami/e/s de Talleyrand, cher/e/s lectrices et chers lecteurs,

Réélu - avec quatre autres membres sortants du Conseil d'administration - à l'issue de notre dernière Assemblée Générale du 15 octobre 2016, il me revient à nouveau de vous présenter l'éditorial de ce 9^{ème} « Courrier du Prince ». C'est une fierté et un remerciement que je vous dois pour votre confiance renouvelée.

Bien que nos « lettres d'information » N° 7 ; 8 et 9 et le rapport à la dernière AG vous aient renseignés sur l'activité de l'année, permettez que vous en soit rappelé l'essentiel. Votre CA s'est réuni quatre fois sur l'exercice pour orienter et mettre en œuvre nos actions en votre direction ... et aussi vers le grand public conformément à l'inflexion de nos objectifs d'il y a quatre ans. Pour la première fois nous avons pu proposer un « programme » de manifestations de l'année. Quatorze conférences ont été prononcées en treize départements, de l'Anjou à l'Alsace, de l'Oise au Berry, et donc pas seulement à Paris et à Valençay ! Et l'ensemble a concerné près de sept cents personnes : du jamais vu.

Nos actions se développent donc pour mieux faire connaître notre personnage à une plus juste valeur (les clichés encore bien négatifs ont la vie dure !), et notre association. Nous comptons poursuivre, voire si possible amplifier ce

programme dans les années à venir.

Il vous revient de nous aider à trouver lieux et publics, sur toute la France, voir au-delà, ainsi

que de nouveaux orateurs en sus de ceux qui se dévouent actuellement. L'atelier « Talleyrand », animé à l'UATL d'Angers par notre responsable du bulletin, doit servir d'exemple pour d'autres lieux : les actives Universités du Temps Libre (UTL) sont nombreuses : à nous, à vous les résidents de ces cités, de susciter l'intérêt pour notre Prince !

En effet, malgré nos efforts et l'évolution réelle du nombre de nos adhérents, cent quatre-vingt actuellement, nous n'avons pas encore atteint notre objectif, fixé il y a cinq ans, de doubler son nombre à deux cent quarante ! L'âge moyen de nos membres s'élève ; les nouveaux sont l'avenir de notre association.

Mentionnons aussi des visites de groupes (près de deux cents personnes au total) à Valençay, où nous sommes « chez nous » selon les propres paroles de Monsieur le Maire.

Comment ne pas rapporter ici le formidable voyage que quinze d'entre nous ont accompli en juin 2016 en Pologne.



N'oublions pas, bien sûr, l'AG tenue à Valençay cette année dans une ambiance des plus amicales. Notons les bien nombreux témoignages de satisfaction exprimés par les participants : un précieux encouragement pour vos responsables au CA.

Enfin, l'année nous aura vus lancer un grand chantier : la refonte totale de la charte graphique dont le logo de l'association et du site internet. 2017 verra sa réalisation finale : un énorme travail pour ses responsables.

Tous ces outils doivent nous permettre de mieux faire, pour notre Prince, pour vous, pour la notoriété de l'association.

Ce neuvième Bulletin devrait une nouvelle fois retenir votre attention par le contenu de ses articles.

- Notre docteur en Histoire, reprenant sa conférence de janvier 2016, nous expose l'étonnante amitié entre notre Prince et le « Doctrinaire » Royer-Collard.

- Notre ancien président nous fait partager ses archives familiales en un texte très original et documenté sur la vénerie très développée à Valençay, et pourtant méconnue, du temps de notre Prince - des recherches sont à y mener encore au château même - et plus encore ensuite comme vous le lirez.

- Notre responsable du Courrier du Prince et du groupe Facebook nous dresse d'une belle plume une évocation de la relation personnelle entre Talleyrand et Napoléon, entre « l'immobile » et le « mouvement », le « calme » et la « tempête », la portée infinie des « principes » et celle limitée des « armes »

- Un autre de nos membres, très proluxe sur Facebook, nous fait part de sa perception de ce qui serait l'amertume de Talleyrand après son

renvoi par Louis XVIII, qui lui devait tant. De nos jours, on appellerait cette période sa longue traversée du désert avec ses espoirs déçus de retour au pouvoir.

- Votre serviteur vous narre par le détail, le magnifique voyage en Pologne sur les traces de Talleyrand et de Dorothee dont le souvenir est si vif là-bas. Nous espérons que cette lecture incitera un nombre suffisant d'entre vous à nous demander bien vite d'y organiser un nouveau périple !

- Les nouveaux logo et charte graphique de l'association et le site internet nous ont semblé mériter quelques explications.

- Le responsable de la rubrique « Dans la bibliothèque » nous aura une nouvelle fois déniché maints ouvrages. Notre « sujet » paraît vraiment inépuisable.

Nous souhaitons, il y a un an, moins de drames et de violence que ceux subis en 2015. Force est de constater que 2016 en aura connu un tout aussi dramatique lot, chez nous comme ailleurs dans le monde.

Ayant en mémoire les deux élections plus ou moins inattendues qui ont eu lieu outre-Manche et outre Atlantique, pleines d'interrogations pour le proche avenir, et en l'attente de celles à venir en 2017 en France, aux Pays-Bas et en Allemagne, l'heure est à nouveau aux traditionnels vœux.

Que l'année nouvelle « dans des moments historiques où tout peut basculer » (sic) se déroule avec davantage de fraternité et de paix dans notre beau pays de France comme en Europe et dans le monde, en s'éloignant des funestes tentatives - au départ démocratiques - des « années trente »...

Bonne santé et plus heureuse année 2017.

Une amitié impossible ? Charles-Maurice de Talleyrand (1754-1838) et Pierre Paul Royer-Collard (1763-1845)

Par Corinne Doria, docteur en histoire contemporaine, Université Paris 1 Panthéon Sorbonne, Université de Milan

Il est difficile d'imaginer une amitié plus improbable que celle entre Charles-Maurice de Talleyrand et Pierre Paul Royer-Collard. L'un, le rusé et consommé homme de pouvoir, aimant les mondanités et le luxe ; l'autre, le chef du parti dit des « doctrinaires », homme à la moralité austère et aux principes inflexibles, n'étaient apparemment pas faits pour s'entendre. Leur rencontre, qui a eu lieu dans les années 1820, pendant la période très difficile de la réaction des « ultra », signe pourtant le début d'une profonde relation amicale, comme en témoigne une riche correspondance que les deux hommes ont entretenue pendant environ vingt ans. En dépit de leurs caractères différents, Talleyrand et Royer-Collard ont partagé une affinité d'esprit qui les rapproche tant sur le plan des idées politiques que sur le plan personnel. Dans cet article, nous allons évoquer la rencontre entre ces deux grands hommes et le lien amical qui les a unis jusqu'à la fin de leurs vies. Dans un premier temps, nous mettrons en parallèle les moments les plus saillants de la vie des deux personnages ; nous allons ensuite rappeler les circonstances de la rencontre entre Talleyrand et Royer-Collard et comment ils en sont venus à se lier d'amitié ; nous allons conclure en essayant d'illustrer les raisons pour lesquelles deux hommes aux personnalités si différentes et aux principes apparemment si éloignés sont arrivés à s'entendre.



Royer-Collard

1) Deux vies pour la politique :

Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord naît en 1754 et Pierre Paul Royer-Collard en 1763. Neuf ans les séparent. Mais plus que leur différence d'âge, c'est celle de leurs milieux d'origines qui marque la distance entre eux. L'un est issu d'une des plus anciennes familles de la haute noblesse française dont les origines remontent au Xe siècle ; l'autre est originaire d'une famille de modestes propriétaires fonciers Champenois.

L'enfance et la jeunesse de Talleyrand sont marquées par son entrée forcée dans les ordres. D'abord le séminaire de Saint-Sulpice, ensuite la prêtrise (1779), suivie, neuf ans plus tard, par sa nomination à l'évêché d'Autun. Celle de Royer-Collard est marquée par la sévère éducation qui lui est imposée par sa mère Angélique, qui l'élève dans une piété austère inspirée des principes du jansénisme. À l'âge de douze ans, il est envoyé au collège de Saint-Omer. Deux ans plus tard, dans celui de Moulins, dans le Bourbonnais. Il s'installe ensuite à Paris pour terminer ses études, hôte de la maison centrale des pères de la Doctrine chrétienne. Il

décide alors de s'adonner au droit. Un de ses parents éloignés, Royer de Vaugency, procureur au Parlement de Paris, l'accueille comme apprenti.

Au moment de la Révolution, Royer-Collard habite le quartier de Saint-Louis-en-l'Île. Il s'enthousiasme pour les idées de justice, d'égalité et de liberté avancées à cette époque. Après la prise de la Bastille, Paris est divisé en sections. Royer rejoint celle de son quartier, où il se fait remarquer par son assiduité aux réunions et par ses nombreuses prises de parole. En 1790, il est nommé à l'unanimité président de sa section et appelé à ce titre à faire partie du conseil de la Commune et il devient le secrétaire-greffier du maire Jean-Sylvain Bailly. Après les massacres de septembre 1792, il démissionne de son poste. Il reste cependant dans la capitale, et poursuit son activité politique en se rapprochant des Girondins. À la même époque, Talleyrand occupe depuis un moment le devant de la scène politique. Déjà député du Clergé aux États Généraux, le 5 mai 1789, il est nommé membre du Comité de Constitution de l'Assemblée Nationale. Quelque mois plus tard, il présente à la Constituante la proposition de mettre les biens du clergé à la disposition de la Nation¹. L'année suivante, il prête serment à la Constitution civile du clergé et l'année d'après il est parmi les signataires de la première Constitution Française (1791). La Terreur est un moment d'exil pour les deux hommes. Pour Talleyrand, il s'agit d'un exil qui va l'emmener d'abord en Angleterre (1792) et ensuite aux États-Unis (1794). Pour Royer-Collard, il s'agit d'un retour temporaire dans son village natal. Effrayé par les excès de la violence révolutionnaire et désormais suspect aux yeux des Jacobins, il quitte la capitale et rentre à Sompuis (1792). Le Directoire signe leur retour aux affaires. En 1797, Royer-Collard se présente aux élections du Conseil des Cinq-Cents pour le département de la Marne et est élu député. Il s'agit pour lui du premier mandat au niveau national. Pendant sa députation, il a l'occasion de monter à la tribune une seule fois. Le 26 messidor de l'an V (14 juillet 1797), il prend la parole pour appuyer une motion présentée un mois auparavant par son collègue et ami Camille Jordan pour demander le respect de la liberté religieuse prévue par la nouvelle Constitution. Quelques mois après a lieu la purge manu militari du Conseil (18 fructidor an V-14 septembre 1797). Plusieurs députés sont condamnés à la déportation en Cayenne. Royer-Collard échappe à ce destin mais son élection est annulée. Quant à Talleyrand, il rentre en France en 1796 à la suite de la levée du décret d'accusation de la Convention. Il concentre alors ses efforts vers l'objectif de se faire nommer ministre des relations extérieures. Cet objectif est atteint grâce à l'entremise de Madame de Staël, qui négocie la nomination de Talleyrand auprès de Barras, un des Directeurs². De cette époque date également sa rencontre avec Bonaparte, revenu vainqueur de la campagne d'Italie³, suivie de près de la fameuse réception de l'hôtel de Gallifet, siège du Ministère des Relations extérieures, au cours de laquelle Talleyrand encourage Bonaparte à entreprendre l'expédition d'Égypte.

Les années du Consulat et de l'Empire voient nos deux héros évoluer dans des sphères très différentes. Après le 18 fructidor, Royer-Collard décide de se mettre au service de la cause monarchiste. À la même époque, il est remarqué par Antoine d'André, homme de confiance

¹ Cette proposition est à l'origine du décret voté le 2 novembre 1789.

² Talleyrand remplace Charles Delacroix, nommé ambassadeur auprès de la République batave.

³ La rencontre a lieu le 6 décembre 1797.

du roi, qui souhaitait créer un réseau de correspondance entre les monarchistes. Favorablement impressionné, d'André décide de lui confier la direction d'un Conseil secret qu'il va créer à Paris. Royer-Collard accepte et, entre 1799 et 1804, il entretient avec Louis XVIII une correspondance assez fréquente et régulière, dans laquelle il tient le roi au courant des événements⁴. Quant à Talleyrand, après avoir eu un rôle majeur dans la réussite du coup d'État du 18 Brumaire, il retrouve son rôle de ministre des Affaires étrangères. Les principales négociations qui marquent la politique extérieure de l'époque⁵ sont cependant l'œuvre de Bonaparte. S'il désapprouve sa méthode de négociation, qu'il qualifie de brutale, Talleyrand se réjouit néanmoins de la paix générale qu'elle permet d'atteindre.

Pendant l'Empire, Royer-Collard se consacre aux études de philosophie. Intéressé par l'école écossaise du Common Sense, il mûrit l'idée de diffuser en France ce courant de pensée⁶. Ses premiers écrits philosophiques lui ouvrent les portes de l'Université. En 1810, il est nommé à la chaire d'Histoire de la philosophie de la Sorbonne.

À la même époque, Talleyrand occupe fréquemment le devant de la scène politique, en partisan ou ennemi de l'Empereur. Nommé grand chambellan le 11 juillet 1804, il suit Napoléon dans ses voyages militaires à travers l'Europe. En 1806, il reçoit le titre de « prince de Bénévent » et ensuite celui de vice-grand-électeur de l'Empire.

L'Empire marque le rapprochement de Talleyrand avec Joseph Fouché et leurs manœuvres contre l'Empereur. En réaction à la trahison subie, Napoléon destitue Talleyrand de sa place de Grand Chambellan. Il passe alors au service de l'Autriche. En 1813, Napoléon offre cependant à Talleyrand, qui refuse, de reprendre le ministère des Relations extérieures, ce qui montre le fait que, malgré tout, l'Empereur reconnaît la grande habileté diplomatique du Prince.

Après la défaite de Napoléon, Talleyrand est élu par le Sénat Président du Gouvernement Provisoire⁷. Pendant les premiers jours d'avril 1814, son gouvernement et le Sénat rédigent, dans un Paris assiégé, une nouvelle constitution qui devait être l'acte de naissance d'une monarchie parlementaire bicamérale. Le gouvernement provisoire ne dure qu'un mois. De retour en France, Louis XVIII octroie une Charte qui rejette le principe parlementaire, en accordant aux deux chambres un rôle purement consultatif. Le 13 mai, Talleyrand est nommé ministre des Affaires étrangères, Le 30, il signe le traité de Paris, qui établit le retour de la France aux frontières de 1792. Louis XVIII le charge de représenter la France au Congrès de Vienne. À la même époque, Royer-Collard revient aux affaires. Nommé Conseiller d'État, il prend place parmi les monarchistes modérés qui forment l'entourage de l'abbé de Montesquiou, nouveau ministre de l'Intérieur. Il travaille à la rédaction de deux projets : la loi du 5 juillet 1814, qui instaure des limitations à la liberté de la presse dans le but d'en limiter les abus⁸ ;

⁴ La plupart de cette correspondance est malheureusement perdue.

⁵ Il s'agit de traités de Mortefontaine, Lunéville, la paix d'Amiens.

⁶ Selon Royer-Collard, la philosophie du « sens commun » doit servir à contrecarrer les effets néfastes que la philosophie de Condillac et des Idéologues avaient eu sur la vie politique et morale des Français.

⁷ 1^{er} avril 1814.

⁸ Ce projet prévoit l'autorisation royale pour les journaux et les écrits périodiques et introduit la censure pour les écrits de moins de 20 feuilles d'impression.

l'ordonnance du 17 février 1815 sur l'Instruction publique, qui prévoit une décentralisation des établissements scolaires. Lors des Cent Jours, Royer-Collard reprend alors son rôle de « conseiller secret ». À partir du mois d'avril, il forme un comité, composé de monarchistes modérés, dont le but est de tenir le roi au courant des événements en cours, et surtout de le persuader de la nécessité, à son retour, de conserver un régime modéré malgré l'échec de la Première Restauration. Le « vol de l'Aigle » provoque chez Talleyrand une réflexion similaire. Les erreurs commises par l'aristocratie et le roi lors de la 1^{ère} Restauration, notamment d'avoir donné l'impression d'un retour de l'Ancien Régime, ont fragilisé le gouvernement et rendu possible le retour de Napoléon. Le 23 juillet 1815 Talleyrand s'entretient avec Louis XVIII pour suggérer au souverain de former un ministère constitutionnel. Rentré à Paris le 8 juillet, le roi constitue un ministère, dirigé par Talleyrand et Fouché, dont font partie principalement d'anciens serviteurs de l'Empire qui ne se sont pas compromis avec les Cent-Jours. Cette démarche semble prouver l'intention du roi de s'abstenir de tout propos réactionnaire, comme il l'avait d'ailleurs annoncé dans la déclaration de Cambrai (28 juin 1815). Royer-Collard reprend sa place dans le Conseil d'État. L'élection de la Chambre introuvable⁹ signe cependant le début de la fin du ministère Talleyrand-Fouché. Les deux ministres dirigeants sont obligés de démissionner l'un après l'autre, d'abord Fouché (15 septembre), puis Talleyrand (24 septembre) à la place duquel le roi nomme le duc de Richelieu.

Quant à Royer-Collard et à ses amis, ils sont forcés d'interrompre le rapport privilégié qu'ils avaient avec le gouvernement. Ils trouvent alors dans la tribune un nouveau et favorable terrain d'action politique. Ils mènent une opposition efficace contre la majorité ultra, tout en gardant leur autonomie par rapport au ministère. Après la dissolution de la Chambre introuvable¹⁰ et de nouvelles élections favorables aux modérés, l'influence politique de Royer-Collard et de ses amis se consolide. À partir de ce moment ils sont identifiés comme les « doctrinaires ». L'origine de cette appellation est incertaine¹¹. Selon une première hypothèse, elle est liée au caractère « philosophique » de leurs interventions à la Chambre¹² ; une autre hypothèse met ce nom en relation avec le fait que certains d'entre eux, en particulier Royer-Collard, bientôt identifié comme la personnalité la plus influente du groupe, avaient étudié chez les Pères de la Doctrine chrétienne. L'objectif politique des doctrinaires est de fonder un gouvernement capable de garantir à la fois l'ordre, par le biais d'un gouvernement monarchique, et les libertés acquises depuis la Révolution, la Charte faisant office de guide pour l'action gouvernementale. Pendant les années 1816-1819, les doctrinaires sont un soutien précieux pour les ministères. La loi du février 1817 sur les élections – dite Lainé, du nom du ministre de l'Intérieur de l'époque – qui établit l'élection directe et l'égalité des suffrages, et lois sur la presse de 1819 – dite de Serre, du nom du Garde de Sceaux – qui abolit la censure, sont issues de l'œuvre des doctrinaires.

⁹ Le 25 août 1815.

¹⁰ Le 5 septembre 1816.

¹¹ « Quant à l'origine du nom des doctrinaires, c'est presque un mystère et je crains qu'il ne faille discuter là-dessus comme il s'agissait de l'existence d'Homère », H. Baudrillard, « Royer-Collard », dans *Publicistes modernes*, Paris, Didier, 1862, p. 106-107.

¹² Ce surnom viendrait d'une exclamation prononcée par un député ultra qui, irrité par la récurrence des mots « doctrine », « principe » et « théorie » dans leurs discours, s'écriait : « Voilà bien nos Doctrinaires ! ».

À la suite de l'élection de l'abbé régicide Grégoire en 1819, Elie Decazes, qui dirige le cabinet à l'époque décide de modifier la loi électorale. Le refus des doctrinaires d'appuyer cette démarche porte le ministère à s'allier avec la droite. Royer-Collard s'éloigne alors du gouvernement. Après l'assassinat du duc de Berry et la virée à droite du gouvernement, tous les doctrinaires se rangent dans l'opposition. Désormais considérés comme des personnages dangereux, ils sont exclus du Conseil d'État¹³.

Après avoir tenté un éphémère rapprochement avec les ultras, Talleyrand s'efface momentanément de la scène politique. S'il garde toujours la conviction d'être indispensable aux gouvernements, il n'arrive pas à atteindre le pouvoir. Il ne prend alors la parole à la Chambre des pairs que pour critiquer les ministères au pouvoir.

L'arrivée au pouvoir de Joseph de Villèle et de son cabinet¹⁴ signe une évolution dans les vies de Talleyrand et de Royer-Collard. Ils se retrouvent côte à côte dans l'opposition et, de leurs sièges respectifs de la Chambre des pairs et de la Chambre des députés, ils essayent de contrecarrer la politique réactionnaire des ultra. Seul des doctrinaires à siéger à la Chambre des députés, Royer-Collard assiste à la mise en place d'une politique diamétralement opposée à celle à laquelle lui et ses amis avaient travaillé¹⁵. Le difficile contexte politique paraît cependant stimuler son activité à la tribune¹⁶. Quant à Talleyrand, il est désormais acquis à l'opposition libérale. Le 24 juillet 1821, il prononce un discours contre la loi qui réintroduit la censure sur la presse qui venait d'être proposée. En 1823, il prend la parole contre l'intervention militaire en Espagne.

Après la chute de Villèle¹⁷, Royer-Collard est nommé président de la Chambre. Il se charge alors d'être le médiateur entre le gouvernement et la Chambre et il tâche de rétablir l'influence des doctrinaires sur le gouvernement. La situation politique est cependant différente par rapport aux premières années de la Restauration. La nouvelle génération des doctrinaires – composée de jeunes radicaux inexpérimentés, entraîne la chute du ministère modéré dirigé par Martignac et l'avènement du ministère réactionnaire de Jules de Polignac. La dernière tentative de médiation de Royer-Collard sera l'Adresse des 221 qui amènera, contrairement aux prévisions de Royer-Collard, à la révolution de Juillet.

Pendant les Trois Glorieuses, Talleyrand reste à Paris et il s'entretient avec Louis-Philippe qui le consulte avant d'accepter le titre de lieutenant général royaume. Royer-Collard décide de rester à Châteauneuf et d'observer de loin la chute de la monarchie des Bourbons et l'avènement du Roi-Citoyen. Il rentre dans la capitale début août pour reprendre sa place à la Chambre des députés.

Pendant la monarchie de Juillet, Royer-Collard poursuit son activité politique comme représentant de la Marne à la Chambre des députés. Malgré le jugement des contemporains – repris par la plupart de l'historiographie postérieure – la Révolution de Juillet ne met pas fin à son

¹³ Juillet 1820

¹⁴ 1821-1827.

¹⁵ La loi Lainé et les lois de Serre sont abrogées les unes après les autres.

¹⁶ Il prononce ses discours les plus célèbres comme celui contre la loi de septennalité, contre l'intervention militaire en Espagne, contre la loi du sacrilège.

¹⁷ 1828.

activité politique. S'il monte rarement à la tribune, il garde un intérêt constant pour les événements politiques, et il se présente aux élections jusqu'à un âge très avancé (1842). L'entrée des doctrinaires dans le gouvernement¹⁸ contrarie Royer-Collard, qui se méfie de la rigidité de la politique de celui que l'on appelle désormais le parti de la « résistance ». La véritable rupture se produit en 1834, à la suite de la présentation des lois exceptionnelles sur les crieurs publics et sur les associations que Royer-Collard juge dangereuses. Son éloignement des doctrinaires correspond à son rapprochement d'avec Mathieu Molé, avec qui il ressent plus d'affinités. Quand ce dernier est nommé chef de gouvernement¹⁹, Royer-Collard devient son homme de confiance. Après la chute de Molé (1839), il s'éloigne progressivement de la vie politique. Après avoir remis son mandat de député, il se retire à Châteaueux, où il meurt en 1845.

Pendant le règne de Louis-Philippe, Talleyrand est nommé ambassadeur à Londres. Âgé de 76 ans le 25 septembre 1830, le Prince part pour la capitale anglaise. Il travaille alors au rapprochement de l'Angleterre et de la France. La signature du traité de la Quadruple Alliance entre l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre et la France le 22 avril 1834 est son dernier chef d'œuvre diplomatique. Rentré en France, Talleyrand se retire à Valençay, accompagné par sa nièce bien aimée, la duchesse de Dino. Après avoir fait une dernière apparition publique à l'Institut royal de France²⁰, il s'éteint le 17 mai 1838.

II) Une amitié impossible :

Si les vies et les parcours de Talleyrand et Royer-Collard ne se croisent pas pendant plusieurs décennies, un rapprochement personnel et politique se produit à partir des années 1820. Pour les deux hommes il s'agit d'une période très difficile. Royer-Collard vient d'être écarté des affaires à la suite de la montée au pouvoir de la droite ultra ; Talleyrand est éloigné des affaires depuis 1815. Ce sont peut-être ces difficultés qui sont à l'origine du premier rapprochement entre les deux hommes. Il faut également rappeler la proximité de leurs respectives résidences de campagne. Même pas quinze kilomètres séparent Valençay de Châteaueux. Après avoir pris possession de Valençay en 1803, Talleyrand ne se montre dans son domaine que très épisodiquement. À l'exception de la captivité des infants d'Espagne, qui le retient sur les lieux pendant 4 mois en 1808, ses séjours n'excèdent guère la quinzaine de jours²¹. Après la Restauration seulement Talleyrand commence à faire de Valençay un lieu de séjour habituel. Il vient chercher là-bas « la liberté » qui lui manque à Paris et qu'il affirme trouver dans sa demeure du Berry. Il agrmente le château de fabriques, donne des réceptions, s'intéresse à la région, à améliorer économiquement le sort de ses habitants²².

Royer-Collard devient officiellement propriétaire du domaine de Châteaueux en 1821, après la mort de Madame de Cambres, la tante de son épouse. Cette propriété se compose d'une grande maison et de plusieurs terrains agricoles. Royer-Collard y passe les mois

¹⁸ Il s'agit du premier gouvernement Soult, 11 octobre 1832.

¹⁹ En 1836.

²⁰ Le 3 mars 1838.

²¹ Valençay constitue une étape commode sur le chemin des eaux de Bourbon-l'Archambault où Talleyrand a l'habitude de se rendre régulièrement.

²² Il fait construire une maison de charité et il distribue des secours, en agissant en grand seigneur philanthrope.

d'interruption de l'activité parlementaire²³. À Châteauevieux, il trouve un endroit tranquille pour se consacrer à ses études et à la préparation de ses discours. Son « train de vie » solitaire lui vaudra le surnom de « ermite de Châteauevieux ». Il s'occupe également de l'administration de la propriété, une activité pour laquelle il prendra un goût croissant au fil des années.

En 1821 Talleyrand arrive à Valençay accompagné de sa nièce Dorothée de 39 ans sa cadette. Informé du voisinage, il décide de demander à Royer-Collard la permission de lui rendre visite à Châteauevieux. Royer-Collard, après avoir opposé une petite « résistance », cède par la suite à l'insistance de Talleyrand. Les mots que Talleyrand prononce lors de la première rencontre avec Royer-Collard, une fois avoir atteint la cour d'honneur de Châteauevieux sont restés célèbres « Vous avez, Monsieur, des abords bien sévères ». Il s'agit d'une allusion à la fois à la position escarpée du château et au caractère ombrageux du propriétaire. La réponse de Royer-Collard est également restée célèbre « - Châteauevieux n'est tout de même pas une île », subtile référence à Napoléon, récemment décédé sur le rocher de Sainte-Hélène.

La glace est rompue et les deux hommes en viennent rapidement à découvrir une affinité d'esprit qui fera que cette première entrevue soit le début d'une amitié solide et durable. Les mois de pause des travaux parlementaires donnent l'occasion à Talleyrand et Royer-Collard de se rendre visite réciproquement. Dans ses visites à Châteauevieux, Talleyrand est souvent accompagné par des hommes politiques et des journalistes, comme Louis de Saint-Aulaire, député libéral et beau-père de Decazes, ou Pierre-Louis Bertin de Veaux, le journaliste fondateur du Journal des Débats. Les visites se poursuivent à Paris. Royer-Collard aime rendre visite à Talleyrand dans son hôtel de la rue Saint-Florentin, sa demeure de la rue d'Enfer étant – bien évidemment – moins accueillante.

La correspondance entretenue par les deux hommes²⁴ témoigne de l'évolution de leur amitié. La différence de registre des lettres échangées au début des années 1820 et, dix ans plus tard, le prouve. En écrivant à Talleyrand, au mois de février 1823, Royer-Collard s'adresse au Prince sur ce ton :

« Je remercie infiniment M. le Prince de Talleyrand. Les choses si vraies et si fortes qui abondent dans son opinion ne sont pas ce qui saisit davantage ; elles sont attendues ; on est bien plus frappé de la hauteur de laquelle ses paroles descendent. C'est le tuteur de la restauration qui se fait entendre ; position unique, bien prise, bien établie, et que la solennité du langage élève encore ! Après la séance de l'adresse je demanderai à M. le Prince de Talleyrand s'il veut bien me recevoir.
Mille hommages.
Royer-Collard 25 »

Une dizaine d'années plus tard, une évolution remarquable au niveau du langage s'est produite. Les mots témoignent de l'affection qui lie désormais les deux hommes :

« Il me revient, mon Prince, que vous avez accueilli avec beaucoup d'indulgence le jeune sous-préfet de Langres. Je dois d'abord vous en remercier pour lui et pour moi. A défaut de ce prétexte, je voudrais encore vous dire que je ne m'accoutume point au silence de cette longue séparation. Les nouvelles indirectes que Madame de Dino a bien voulu me donner, ne me suffisent pas quand elle n'est pas près de vous. J'ai besoin de me rapprocher, de me replacer sous vos yeux et de solliciter vos souvenirs. Vous reverrai-je au mois de septembre ? Je l'espère, j'y compte même. Je conçois et l'admets l'incertitude de

²³ Généralement de juin à octobre.

²⁴ Les lettres qui ont survécu sont au nombre de 29 (six de Royer-Collard et vingt-trois de Talleyrand). La plus ancienne date du 30 octobre 1821 et la plus récente du 30 septembre 1835.

²⁵ Lettre de Royer-Collard à Talleyrand, Paris, 6 février 1823.

l'hiver qui suivra, mais c'est à Valençay qu'elle doit naturellement se fixer. Là est, ce me semble, le point de départ selon la raison et selon la dignité. Conservez parfaitement la marche de votre direction n'ayant à prendre conseil que de vous-même, seul arbitre de ce qui vous conviendra le mieux. Le seul conseil que j'oserais vous donner, pardonnez-le moi, serait de ne pas vous hâter. Quelques mois, quelques semaines apportent de grands changements. Sommes-nous ce que nous étions au printemps ? Le procès n'est-il pas une nouvelle ère ? Un mot de vous, Prince, me serait un grand bonheur ; vous savez quelle place vous occupez en moi depuis bien des années, une place que nul autre au monde. Vous restez seul de la race des géants. Conservez moi ce que vous m'avez accordé et recevez avec votre bon-
té ordinaire l'hommage de mon respectueux attachement.
Royer-Collard²⁶. »

III) Une affinité d'esprit, la foi dans un projet politique

Expliquer comment une telle amitié ait pu naître entre deux hommes apparemment faits pour ne pas s'entendre n'est pas évident. Quatre « points de contact » peuvent cependant être identifiés.

Talleyrand et Royer-Collard ont une idée assez similaire de la monarchie et du rôle du souverain dans le cadre du gouvernement. Acquis à la monarchie depuis le Consulat, Royer-Collard considère cette forme de gouvernement comme la plus adaptée à la France de son temps. Les bases de ce gouvernement sont établies au lendemain de la Restauration. Ses principes se trouvent dans les 76 articles de la Charte. Cependant, cet édifice politique a besoin d'être consolidé. D'où le rôle du souverain. Le roi est le titulaire du pouvoir exécutif. Sa principale prérogative est l'initiative spontanée et illimitée des lois. Ce point ne sera jamais mis en question par Royer-Collard. Mais le roi est aussi le représentant de l'unité morale de la nation. Il exerce donc une fonction symbolique nécessaire à la stabilité des institutions. Cela explique l'inquiétude de Royer-Collard après la révolution de Juillet, qui entraîne un changement de dynastie. Talleyrand est à son tour persuadé de la force symbolique de la dynastie des Bourbons. Après les Cent Jours, le Prince estime le retour de la monarchie comme nécessaire pour rassurer l'Europe et donner une stabilité à un pays qui a surtout besoin de retrouver la paix. Cela explique son attachement à la branche aînée des Bourbons, dont il fait preuve en dépit de ses relations conflictuelles avec Louis XVIII et du peu d'estime qu'il nourrit pour Charles X. Cela explique également ses inquiétudes au moment de la montée sur le trône du Roi-Citoyen et le fait que, au lendemain des Trois Glorieuses, il préconise la succession d'Henri V et la régence de Louis-Philippe.

Royer-Collard et Talleyrand sont aussi tous les deux convaincus du caractère irréversible de la Révolution. Homme appartenant à l'Ancien Régime par sa famille et par son éducation, Talleyrand a cependant suffisamment d'intelligence politique pour comprendre la portée historique de la Révolution. Il est donc conscient de l'impossibilité de ramener son pays à un temps désormais révolu. Cela explique ses démarches auprès de Louis XVIII à l'époque de l'exil de Gand afin de le détourner de l'influence de son frère et de ses amis ultra. Pour Royer-Collard, la Révolution est l'événement qui a donné à la société française sa caractéristique principale : l'égalité. Égalité n'est pas synonyme d'uniformité ou d'absence de différences. Les différences à l'intérieur de la société sont toujours présentes, mais elles ne sont plus déterminées a priori sur la base de l'appartenance à une classe, comme elles l'étaient dans

²⁶ Lettre de Royer-Collard à Talleyrand, Châteaueux, 26 juillet 1834.

l’Ancien Régime, mais sur une base objective : celle des capacités. Toute tentative de réintroduire des inégalités est par conséquent destinée à l’échec. L’aversion que Royer-Collard ressent envers les privilèges surgit à plusieurs reprises dans ses discours politiques. En 1818, lors du débat sur la loi sur le recrutement, il s’oppose à l’article qui établit que les enfants des officiers morts sur les champs de bataille soient admis dans les écoles militaires sans concours préalable, ce qui, à ses yeux, signifie accorder un privilège par droit de naissance. Un autre exemple se trouve dans l’intervention qu’il prononce quelque mois auparavant lors de la discussion du budget, dans laquelle il s’oppose à l’admission des citoyens les plus imposés dans les assemblées municipales dans le cas où il serait nécessaire de voter des impôts locaux supplémentaires. Selon Royer-Collard, le principe des « plus imposés » équivaut à reconnaître les droits d’une oligarchie de la richesse. L’imposition devait servir comme l’indication de l’indépendance nécessaire à l’exercice des fonctions politiques, et non pas comme le signe d’appartenance à une élite.

Un troisième plan sur lequel Talleyrand et Royer-Collard se retrouvent est celui de la religion. La religion a un rôle de première importance dans la vie des deux hommes, même s’ils se rapprochent d’elle de façon différente. Royer-Collard grandit dans un milieu fortement empreint par le jansénisme qui l’amène à considérer la religion comme relevant de la sphère privée. Forcé d’entreprendre une carrière ecclésiastique contre son gré, Talleyrand entretient de rapports orageux avec l’Église²⁷. Mais, comme Royer-Collard, il est conscient du rôle social de la religion. Si Talleyrand se limite à considérer l’Église comme nécessaire pour garantir l’ordre et la paix sociale, l’approche de Royer-Collard à la question est plus philosophique. Il est conscient du caractère potentiellement antagoniste des sphères du politique et de la religion. Néanmoins, il est également persuadé que l’homme ne peut pas vivre sans religion. Il propose ainsi une alliance entre l’Église et l’État basée sur une claire définition des domaines d’action respectifs.

Un dernier point en commun entre Talleyrand et Royer-Collard est le fait que tous les deux ont un projet politique qu’ils poursuivent de manière assidue, à travers – et en dépit – des changements de régime et des nombreux aléas de la politique. Pour Talleyrand, il s’agit de l’équilibre européen. Royer-Collard souhaite pour sa part donner à la France un gouvernement authentiquement représentatif, un gouvernement dans lequel toutes les composantes de la société soient présentes et en harmonie.

Les affinités que nous avons détaillées ne doivent cependant pas faire oublier les différences profondes qui séparent les deux hommes. Talleyrand est un homme de pouvoir tandis que Royer-Collard est homme qui, constamment, fuit le pouvoir²⁸. Talleyrand a toujours vécu en public, et cela même dans le moment le plus extrême de sa vie²⁹. Royer-Collard a été un homme public pour ses charges institutionnelles, par son rôle de député et d’orateur, mais, tout en maîtrisant l’art de la mise en scène et de la théâtralité nécessaires à la tribune, il a toujours aimé aussi la solitude et la tranquillité.

²⁷ Aux yeux de Rome, Talleyrand a commis au moins trois péchés capitaux: la nationalisation des biens de l’Église, l’ordination de prêtres et d’évêques sans l’autorisation de Rome, et son mariage.

²⁸ Royer-Collard n’a jamais voulu accepter de sa vie une charge ministérielle.

²⁹ La dimension « publique » de la mort de Talleyrand est rappelée par tous ses biographes.

Mais il serait arbitraire d'oublier les profondes affinités des deux hommes qui sont à l'origine d'une amitié malgré son caractère improbable.

Le voyage en Pologne

Par Roland Martinet

Paris-Varsovie-Wroclaw-Sagan-Berlin-Paris

21-28 juin 2016

Pourquoi, par les Amis de Talleyrand, un voyage en Pologne, pays qui fût rayé de la carte durant 123 ans (1795-1918) ?

Parce que ce pays - ou tout au moins une partie de la Pologne telle que nous le connaissons dans ses frontières actuelles (1945) -, fut administrée par Talleyrand durant une partie de la grande campagne napoléonienne de 1806-1807.



La place du Château Royal de Varsovie

Au début de l'été donc, quinze membres de l'association ont entrepris un voyage de huit jours en ce pays, sinon sur les traces tangibles de notre personnage- tant les guerres suivantes et tout particulièrement la deuxième guerre mondiale et ses horreurs absolues les ont effacées avec maints autres - mais en sa mémoire pour que nous découvriions quelques-unes de ses villes en pleine renaissance : Varsovie, Wroclaw et Sagan avant un retour par Berlin.

Si au XVème et surtout au XVIème siècle la Pologne fut le plus grand pays d'Europe (hors Russie) touchant la Mer Baltique au Nord et ... la Mer noire au sud (!), ce pays, à nouveau indépendant, compte actuellement 312 679 km² pour 38 millions d'habitants, est membre de l'Alliance Atlantique (OTAN) depuis 1999, membre de l'Union Européenne (UE) depuis l'entrée des « dix pays » en mai 2004, et membre de la zone « Schengen » depuis décembre 2007.

Ce pays, sixième de l'UE par sa superficie, est bordé au Nord par la Mer Baltique et sa vigie Gdansk (berceau de Solidarnosc), et n'a pas moins de sept voisins en frontières terrestres : Russie par son enclave de Kaliningrad, Lituanie, Biélorussie, Ukraine, Slovaquie, République Tchèque et enfin Allemagne (par la fameuse frontière « Oder-Neisse »).

Ce rappel est essentiel si l'on veut comprendre un peu ce pays et ses habitants, au passé comme au présent.

La Pologne est essentiellement couverte par la grande plaine d'Europe du Nord. Sa seule partie montagneuse se trouve à l'extrême sud : les Tatras - culminants à 2500m - partie des Carpates à la frontière slovaque.

Notre voyage débuta par sa capitale, Varsovie, sur la Vistule, 1,7 million d'habitants, à mi-chemin (320 km) de la Baltique et des Carpates.

Accueillis par Agata Bargiel notre guide francophone, très amicale et au français impeccable, qui ne nous quittera qu'à l'aéroport de Berlin en fin de séjour, la visite débuta en début d'après-midi par une reconnaissance en autocar des principaux centres d'intérêts, hors Vieille Ville, de cette cité martyre en pleine renaissance.

Mentionnons en une liste non exhaustive, sensiblement du Nord au Sud, en laissant « la vieille ville » qui sera découverte ensuite, à pied :

Place du marché de la nouvelle ville ; la Maison natale de Marie Sklodowska, future Marie Curie, première femme Prix Nobel de l'Histoire en 1903 (de physique avec son mari Pierre Curie et Henri Becquerel) et première personne à en recevoir un second, de chimie, en 1911 pour sa découverte



Le palais Ostroki (musée Chopin) à Varsovie

du Radium ... et du Polonium (en hommage à sa patrie) et du musée qui porte son nom rue Fréta ; la place Krasinski avec son palais baroque éponyme ; le bâtiment moderne de verre de la Cour suprême et son émouvant monument commémorant l'insurrection du 1er août 1944 : sculpture de métal représentant les insurgés en arme sortant des souterrains ; passage dans les rues Długa et Miodova, chacune ayant eu son palais Tepper (père et fils), à la recherche de la résidence de Talleyrand, de ce nom, qui résida à Varsovie du 26 déc. 1806 au 3 mai 1807. Celui de la rue Długa existe toujours, Palais sous quatre vents ou palais Ducker, actuellement ministère de la Santé ; celui de la rue Miodova, la résidence de Talleyrand, fut détruit pendant la deuxième guerre mondiale, et laisse de nos jours le passage à une voie rapide....¹ ;

Place du Château royal avec son imposante (22m) statue de bronze du roi Sigismond III élevée en 1644; Parcours de la « voie royale » qui descend au sud jusqu'au château de Wilanow (voir plus loin) : citons, parmi un grand nombre d'églises de la ville celle des carmélites (XVIIème), l'une des rares ayant échappée aux destructions de 1944/45, le palais baroque des Potocki-



La petite sirène sur la place du marché de la vieille ville

Czartoryski (Napoléon y aurait rencontré Maria Walewska ... par l'entremise de Talleyrand) l'actuel ministère de la Culture, le Palais présidentiel et la statue équestre du Prince Josef Poniatowski², les imposants bâtiments de l'Université qui fut très vite fermée sur ordre du tsar et, plus tard, des nazis, la statue de Copernic, autre grand polonais, l'Académie des sciences (Palais Staszic), l'église baroque Sainte Croix reconstruite après 1945 et abritant dans un mur de la nef le cœur de Chopin, le musée Frédéric Chopin dans le palais Ostrogski restauré en 2010 pour le bicentenaire de sa naissance³, le colossal Palais de la culture et des sciences (3300 pièces, 230 m de haut) « cadeau de Staline » qui faillit être détruit après l'ère communiste mais de nos jours devenu le symbole de Varsovie, et tout autour de vastes avenues et d'impressionnants bâtiments de pur style soviétique, le « Rondo de Gaulle » Rond-point Charles de Gaulle au croisement de la voie royale et de la vaste allée Jerozolimskie avec sa grande statue (3,70 m) de de Gaulle au même immense pas que celle identique place Clémenceau des champs Elysées⁴.

La « vieille ville » (Stare Miasto) entre Vistule et Remparts sera parcourue à pied avec beaucoup d'émotion et d'admiration. Difficile d'imaginer que ce quartier moyenâgeux fut, comme d'autres encore, entièrement détruit pendant la deuxième guerre mondiale et totalement reconstruit - brique par brique - à l'identique, y compris une partie des remparts (rue Podwale) de 1949 à 1963, poignant témoignage de la volonté polonaise. La reconstruc-



Le palais de la culture et des sciences



Le monument aux héros du Ghetto

tion des bâtiments s'inspira des tableaux de Canaletto du XVIIIème siècle. Cette réussite fut saluée par son classement au Patrimoine mondial de l'UNESCO.

Citons le château royal - déjà mentionné - du 14ème siècle, remanié en style baroque, siège des Rois de Pologne et aussi de la Diète, dont la reconstruction ne s'est achevée qu'en 1987 (et les arcades Kubiski près de vingt ans plus tard encore), aujourd'hui musée (tableaux de Canaletto, Rembrandt etc.) ; la cathédrale gothique St Jean, la place du marché de la vieille ville, bien animé, avec sa fontaine de la petite sirène (autre symbole de la ville) plus guerrière que celle - sœur selon la légende - de Copenhague.

Nous ne pouvions manquer le trop tragiquement célèbre Ghetto de Varsovie. Nous l'aurez parcouru en partie à pied, ponctué de monuments ou musées, tous plus poignants les uns que les autres, le long du « chemin du souvenir du Martyr et du combat des juifs ». Citons, en oubliant, un des cimetières, le monument de « l'Umschlagplatz » (place du transbordement) de marbre blanc, gare d'où plus de 300 000 juifs furent déportés vers Treblinka ; les blocs de pierre noire (syénite) au nombre de quinze le long de la rue Zomenhofa à la mémoire d'événements ou personnages du Ghetto ; l'imposant monument aux héros du Ghetto (ironie macabre : commandé, à l'origine, pour la victoire nazie) avec ses sculptures et ses deux grands bas-reliefs : « la marche vers l'extermination » et celui fait à Paris « combat ». En face, sur la grande place, le très moderne musée d'Histoire des juifs polonais avec sa grande entaille symbolique en pleine façade.



Notre groupe ... et le fanion de l'équipe polonaise
(coupe d'Europe de foot)

Deux nombres suffisent à décrire cet holocauste inouï d'il y a guère plus de 70 ans : 400 000 juifs à Varsovie avant la guerre, ... 300 survivants seulement ! Plus jamais cela, nulle part au monde ! Est-ce si sûr ?

Notes plus gaies : mention spéciale pour le parc Lazienki, certainement le plus beau des nombreux espaces verts de la ville, en direction (sud) de Wilanow, avec une promenade bien agréable par un joli temps autour de l'étonnant monument à Chopin et de sa pièce d'eau, en pensant aux concerts en plein air qui y sont donnés.

Une large partie de l'après-midi du deuxième et dernier jour à Varsovie fut consacrée à la visite du Versailles polonais : le Palais de Wilanow.

Typique ensemble de l'art baroque polonais inspiré des palais d'Europe, érigé fin XVIIème siècle par le Roi Jean III Sobieski (qui y mourut en 1696) pour sa résidence d'été « Villa nova ». Les façades, dominées par le blanc et le jaune, sont richement décorées à la gloire de sa famille et de ses succès militaires notamment contre les turcs. Le palais fut ensuite progressivement agrandi par ses propriétaires successifs et au XIXème siècle. Potocki dans sa nouvelle aile nord en fit l'un des premiers musées publics au monde ; la plaque de marbre sur le seuil d'entrée avec l'inscription « Cunctis patet ingressus » - accessible à tous - ne nous a pas



Le Palais de Wilanow

échappé. Mentionnons l'impérial buste de Napoléon (rareté hors de France...) sur son piédestal face à notre hôtel.



Le Palais de Wilanow

Bon nombre d'entre nous quittèrent Varsovie avec l'envie d'y revenir plus longuement tant il y a à découvrir et à s'enrichir par maints musées retraçant l'histoire tumultueuse, dramatique mais à présent pleine d'espoir de cette ville, et de ce pays en résurrection.

Un regret toutefois qu'il nous faut ici exprimer : celui de n'avoir reçu qu'un lourd silence à nos multiples requêtes auprès de l'Ambassade de France, de Monsieur l'Ambassadeur lui-même, et de notre Ministre des Affaires Etrangères pour un accueil de notre groupe, comme cela fut traditionnellement réalisé dans toutes les capitales d'Europe visitées jusque-là par les



Le monument à la gloire de Chopin

Amis de Talleyrand.

Au matin du troisième jour, voyage en autocar de 360 km (sud-Ouest) pour Wrocław, au travers de la grande plaine agricole, parsemée d'installations industrielles, et de forêts de hauts résineux ou de bouleaux.



Wrocław : Le Rynek avec sa fontaine de verre

Ce temps de trajet, comme les suivants, fut mis à profit pour diverses lectures (Françoise, Roland, Georges) sur notamment le séjour de Talleyrand à Varsovie ^{5,6,7} du 26 décembre 1806 au 3 mai 1807 : plus de quatre mois donc ! Il n'y aura que le Congrès de Vienne pour que Talleyrand séjourne plus longtemps dans une ville hors de France (hors ses séjours anglais et américain bien sûr).

Talleyrand avait emmené avec lui tout un état-major de collaborateurs, dont son fidèle La Besnardière. Les polonais espéraient beaucoup de lui et de Napoléon. En première période il se consacra à son rôle diplomatique, faisant rapports à Napoléon de la faute d'avoir avant lui laissé partager et disparaître la Pologne qu'il souhaitait restaurer « mais pas à demi » entre « nous et les russes ». Toute la haute société polonaise rencontrait Talleyrand, notamment à sa table ...

Mais fin janvier 1807 Napoléon et la Grande Armée (dont plusieurs dizaines de milliers de polonais) repartaient non plus contre les Prussiens vaincus, mais contre les Russes en de nouvelles batailles déjà plus difficilement victorieuses. Napoléon demande alors à Talleyrand, toujours à Varsovie, d'être davantage son « factotum », haut-commissaire pour s'occuper du ravitaillement de ses armées ! L'Empereur l'accable de demandes : « 300 000 rations de biscuits, 20 000 pintes d'eau de vie, du fourrage.... ». De là datent les relations étroites de Talleyrand avec Batowski.



Wrocław (vue de notre bateau)

A la mi-journée, arrivée à Wrocław. Cette ville fut préférée à Cracovie, en deuxième étape de notre voyage, pour l'unique raison que Wrocław était, en cette année 2016, « capitale européenne de la culture » (en partage avec San-Sébastien). Cracovie, plus célèbre, attendra un prochain voyage ...

Wrocław, Breslau sous les prussiens puis les allemands, capitale de Basse-Silésie, la « Venise polonaise » avec ses innombrables ponts et multiples bras de l'Oder, quatrième ville de Pologne avec ses 650 000 habitants ne nous aura pas déçus et aurait mérité plus que la journée et demi qui lui fut consacrée.

Quelques mots d'histoire. Wrocław « Wrosouaf » comme le prononce notamment le guide enthousiaste de sa ville qui, ici, accompagnait Agata pour notre plus grand plaisir, a été fondée au IX^{ème} siècle, avant donc les Piast, dans le quartier actuel d'Ostrów Trumski - notre lieu de résidence - alors une île sur l'Oder. 1241 : invasion des Tatars et ensuite colonisation par des Allemands. Grand essor au moyen-âge avec le roi Casimir le Grand : construction de la cathédrale et de nombreuses



Le buste de Karol Wojtyła dans l'ancien hôtel de ville

églises. La Silésie passe ensuite à la couronne de Bohême puis au XVI^{ème} à la monarchie des Habsbourg. Mi - XVIII^e ce territoire est annexé par la Prusse (Breslau). 1807 : les armées de Napoléon détruisent les murailles et la ville s'étend. En 1945, 70% de la ville est détruite ... Puis, après les accords de Postdam, la vieille ville sera reconstruite presque à l'identique. Notre visite débuta, comme il se doit, par le Rynek, quartier médiéval, avec sa grande place, ses jolies maisons de brique, dont beaucoup entièrement reconstruites après-guerre, originellement gothiques, remaniées renaissance, baroque ... aux façades peintes richement décorées. Statue de bronze, émouvante sans tête ni main, à la mémoire du pasteur théologien Dietrich Bonhoeffer né à Wroclaw en 1906 et mort au camp de concentration de Flossenburg en avril 1945 pour s'être opposé au régime nazi. Premiers gnomes, lutins de bronze d'une dizaine de centimètres, parmi la dizaine que nous découvrirons parmi les centaines paraît-il disséminés dans la ville : pompiers ici au bord d'un trottoir, un prisonnier derrière une grille avec son boulet, un docte professeur vers l'université, un autre lavant son linge sur le quai de l'Oder... Dans un angle de la place, l'originale fontaine de verre.

Monument majeur de la place : l'ancien Hôtel de ville de brique rouge, flanqué du nouvel Hôtel de ville aux façades blanches, à la silhouette aux multiples styles dominés par celui du gothique dit tardif et son horloge astronomique de la fin du XV^{ème} siècle.

Citons certaines des parties visitées : ancienne salle du conseil (1299-1301) utilisée jusqu'en 1615 avec ses remarquable voûtes gothiques ; salle des bourgeois : galerie des bustes des illustres, du XII^{ème} siècle à nos jours, dont le dernier - en place d'honneur - Karol Wojtyła, Jean Paul II, premier pape non italien depuis plus de quatre siècles, avec photos de son passage en ce lieu. Notons encore un plan et les armoiries de la ville du XVI^{ème} siècle.

Nos pas nous conduisirent ensuite Place au sel (Plac Solny) avec ses marchands de fleurs, l'église Sainte Elisabeth avec son clocher de 83 m., succédant à une flèche de 128m détruite par le feu.

Cheminement dans les rues alentour - dont celle des « Anciennes Boucheries » à l'extrémité de laquelle notre guide nous donne à voir la fameuse sculpture de bronze : cochon, oie, lapin, chèvre... plus vrais que nature sur le pavé, en hommage aux animaux abattus ici depuis le XII^{ème} siècle.

Non loin, mentionnons la rue Wiezienna l'ancienne prison (avec son lutin prisonnier derrière une grille) dans la cour de laquelle, transformée en restaurant, nous prendrons l'un de nos bien agréables repas !

Passage place de l'Université (nous y reviendrons) avec un



La rue des anciennes boucheries

coup d'œil à la statue de l'épéiste nu ... cible des étudiants.

Découverte des « Hala Targowa » (Halles alimentaires) très bien achalandées, édifiées en 1908. Christina - spécialiste des foires et marchés d'Europe - nous en explique l'architecture moderniste à la charpente audacieuse - pour l'époque - d'arcs en béton armé.



La salle Léopoldine de l'université de Wrocław

En fin d'après-midi, toujours ensoleillée à souhait, nous nous dirigeons vers notre hôtel via l'Île de Sable et son église Notre Dame, la bibliothèque de l'Université - ancien couvent - et profitons d'une bien agréable promenade en bateau sur l'Oder, non prévue au programme, et ses divers bras nous permettant d'avoir un panorama différent de cette magnifique ville.

Il nous faudra encore franchir à pied le pont métallique - Most Tumski- alourdi de cadenas souvenirs duquel l'on aperçoit à gauche la flèche de l'église gothique Ste Croix et St Barthélémy (XIII-XIVe) et à droite les deux flèches de la cathédrale St Jean-Baptiste (XIII-XVème) en grande majorité reconstruite après la deuxième guerre mondiale.

En ce quartier calme et plein de charme, autrefois île avant le comblement du bras de l'Oder, entièrement occupé par l'évêché et autres autorités religieuses, à deux pas de la cathédrale et du jardin botanique, nous gagnons notre hôtel Jean-Paul II au hall dédié à ce héros national !

Tout le quartier, dont la cathédrale, s'illumine la nuit venue.

Notre deuxième jour à Wrocław aura été consacré à trois incontournables :

- Le Panorama de la Bataille de Raclawice (4/4/1794), dans un bâtiment cylindrique tout spécialement conçu. Immense et spectaculaire tableau peinture et maquette à 360° de 120 m. de circonférence et 15 m de haut, réalisé à Lwow (ville actuellement en Ukraine) pour le centenaire de cette bataille victorieuse du peuple polonais contre les



La bibliothèque de Zagan



Bruegel le Jeune

russes, sous les ordres du Général T. Kosciuszko. Cette œuvre est saisissante de réalisme, de détails inouïs et d'exécution parfaite aux raccords invisibles entre le fond, peint, et l'avant-scène maquette en trois dimensions. Cette œuvre, rapatriée à Wroclaw après la deuxième guerre mondiale ne fut présentée au public qu'à partir de 1980 de peur d'heurter la sensibilité de « L'ami russe »... L'Histoire, l'Histoire ...

- Deuxième visite : le Musée National (Muzeum Narodowe). Bâtiment fin XIXe autour d'une cour, couverte d'une verrière, habitant des œuvres modernes. Dans les divers étages notons de riches collections médiévales notamment sur bois polychrome dont un superbe triptyque du XVe de Ste Edwige (patronne de la Silésie), un portrait du père de l'artiste Tadeusz Styra, 1908, à Garches (France), un Lucas Cranach « Eve » de 1531, et de Bruegel le Jeune, le fameux « paysage d'hiver aux patineurs et piège à oiseaux » de 1620 environ.

- Dernière visite, et grande chance car on nous annonçait ce lieu fermé pour travaux. Dans l'immense ensemble baroque du XVII-XVIIIème, de l'Université - réputée - de Wroclaw, au premier étage, par la tour carrée (couronnée de quatre statues représentant la Médecine, la Philosophie, le Droit et la Théologie), une merveille : la salle Léopoldine (Aula Leopoldina ou Leopoldynska). Extraordinaire, avec ses décors baroques du sol aux plafonds, incroyables de richesse et de détails avec ses nombreux portraits des pères jésuites fondateurs, et la chaire dominée par la statue de l'Empereur Léopold 1er. Des bancs de bois, se prenant pour des étudiants, l'on croirait encore entendre quelque docte maître.

En soirée, après un dernier joyeux dîner en ville à deux pas de l'hôtel les plus courageux ont assisté devant la cathédrale, en plein air et au milieu d'un bon millier de personnes, à un concert/concours de jeunes ténors chantant à gorge déployée certains airs qui nous sont familiers : ouverture de Carmen ; Rigoletto ; La Tosca ; Turandot ...et d'autres d'auteurs plus locaux, et ce dans le cadre des manifestations de « Wroclaw capitale européenne de la Culture 2016 ».

5ème jour : trajet de 2,5 heures pour Sagan, à l'ouest en direction de la frontière allemande.

A la sortie de Wroclaw, nous fûmes étonnés par la vue d'une puissante locomotive à vapeur plantée à la verticale dans un jardin public : souvenir du premier train de voyageurs de 1856 !

Le trajet fut mis à profit pour quelques narrations sur la vie de Dorothee en cette contrée (°).

Dans le même temps, Agata notre guide, nous fit découvrir et déguster deux spécialités polo-



Le concert devant la cathédrale de Wroclaw

naises exquis : Sliwki w Czekoladzie (pruneaux au chocolat), et Pierniki (pains d'épices), et mention (seulement !) des multiples Vodkas parfumées.

Après la traversée de nouvelles forêts et paysages de plaine, arrivée par une route champêtre, à Sagan, ville de 20 000 habitants, bien changée, en développement depuis la précédente visite des Amis de Talleyrand en 2004.

En cinq siècles (du 14^{ème} au 19^{ème}) ce lieu, aujourd'hui polonais, aura changé plus de onze fois de famille ou régnants propriétaires ou de pays !¹⁰

Après la prise de possession de nos chambres à l'hôtel Villa-Park (décoré pour un mariage) nous faisons quelques pas en ville aux larges rues et bâtisses d'allure cossue, et faisons connaissance (ou retrouvailles pour certains) avec notre amie locale Wioletta Sosnowska qui, avec Agata, sera notre interprète. Marian Ryszard Swiatek et Adam Marcin (alias Raciborski) nous accueillent également.

Avec Marian Swiatek, historien passionné du lieu, nous bénéficions de suite d'une visite privée et commentée de l'ancien couvent moyenâgeux des moines et chanoines de St Augustin, en cours de restauration et en partie musée. Nous parcourons le rez-de-chaussée d'une des ailes, sous les voûtes gothiques décorées en grisaille avec les portraits des premiers moines ; au premier étage aux voûtes roses, l'ancienne bibliothèque et, dans la partie musée, remarquons par exemple le sarcophage vitré avec la momie de St Christianus Martyr, et une très ancienne carte du diocèse de Breslau (Wroclaw !). Nous bénéficions d'une vue plongeante du balcon sur la nef de l'église et du chœur richement décoré baroque avec le maître-hôtel du peintre J. Begas de Berlin. Dans cette église fut célébré le mariage du Duc de Castellane et de Wilhelma duchesse Radziwill en 1857. Surprise : en l'instant nous sommes témoins, en hauteur, d'un .. mariage !

Au même étage, visite tout exprès pour nous, car en restauration, de la célèbre bibliothèque de Sagan, salle presque circulaire, avec tous ses ouvrages précieux sur leurs rayonnages d'époque couronnés d'une coupole à la riche peinture allégorique en bon état. Grand merci Marian. Pour un moment nous quittons Sagan pour Zatonie (à une heure d'autocar) village, où en 1817, Anna Dorothea Duchesse de Courlande acheta, pour sa fille Dorothee, le château



Portrait de Dorothee et les anciens présidents de l'Association, à Zagan



Les responsables de l'association locale

de Günthersdorf (nom allemand du lieu à l'époque). Après la mort de Talleyrand, Dorothée s'y installera en 1840 (sans savoir donc que, 4 ans plus tard, elle héritera du palais de Sagan !). Brûlé par l'armée rouge en 1945, ce palais au riche passé, n'est plus qu'une vaste façade ruinée et mangée par la végétation. Dans une vieille grange aménagée en hall d'exposition, nous fûmes très chaleureusement accueillis par les responsables de l'association locale dédiée au château et à la mémoire de Dorothée. Exposition en cours de peintures -

notamment du château - d'artistes locaux. Le président de l'association, Jaroslaw Skorulski, nous a présenté son association, très dynamique, et ses nombreux et impressionnants projets dont la démolition de la grange



Le château de Günthersdorf

pour un nouveau bâtiment associatif, la réhabilitation du parc et la consolidation de la façade du château et de son orangerie, avec le soutien très puissant de la ville toute proche de Zielona-Góra dont Zatonie fait partie, et ... des fonds européens.

Cet accueil fut d'autant plus émouvant pour nous que trônait dans cette grange un grand panneau avec reproduction du fameux portrait de « Dorota de Talleyrand-Périgord » en robe et coiffe rouge de François Gérard d'après peinture d'Isabey (1816). Tout autour, d'autres portraits de Dorothée à divers âges, ainsi que de Talleyrand, qui nous sont familiers en France et notamment à Valençay...Inattendu vraiment en ce lieu campagnard si loin de France ! D'autres tableaux et gravures encore du château, intérieurs et extérieurs, dans sa splendeur passée, dont une de 1860 montrant la délicatesse des jardins d'alors.

Témoignages enfin des manifestations de nos jours pour faire revivre le lieu tout à la gloire de la Duchesse ... et de Talleyrand.



Le déjeuner de 22 couverts dans l'entrée du palais ducal de Żagan

Nouvel étonnement d'être invités, tous, à une très amicale et chaleureuse collation (dans le petit musée entièrement établi par le président), au domicile du président, anciennement dépendances du château, son épouse et amis, où nous avons pu encore y admirer de nombreuses gravures anciennes de Valençay, de Dorothee et de Charles-Maurice. Un vrai culte.

Merci chers amis de Zatonie.

De retour à Sagan, forts impressionnés, impossible de nous disperser et tous ensemble nous dînons en un original restaurant aux voûtes bleues.

Sixième jour : consacré à Żagań.

La matinée fut réservée, sous la conduite et les explications détaillées de notre ami Adam Garcin¹¹ à la visite « pèlerinage » de l'église Sainte Croix (« Kreuzkirche » à l'époque de Dorothee, « Kosciol pw.sw Krzyza » en polonais) dans laquelle se trouvent les tombeaux de Dorothee (1793-1862), fondatrice de cette église¹², de sa sœur aînée Wilhelmine (1781-1839), et du fils de Dorothee Napoléon-Louis qui fut Duc de Dino et de Valençay) (Paris 1811- Berlin 1898). Nous avons procédé à un dépôt de gerbe solennel au pied de la tombe de Dorothee, dernière compagne de Talleyrand. Outre ces imposants, et identiques tombeaux, l'église abrite diverses œuvres remarquables, marques des désirs de Dorothee. Citons en quelques-unes : le maître-hôtel, la peinture de K.J. Begas célèbre peintre berlinois, sculptures, rare voûte d'ogive en bois, orgue sur lequel, au milieu du XIXème siècle, Franz Liszt donna des concerts, etc. Sur le sol, des éléments de la croix et du blason du Duché de Sagan.



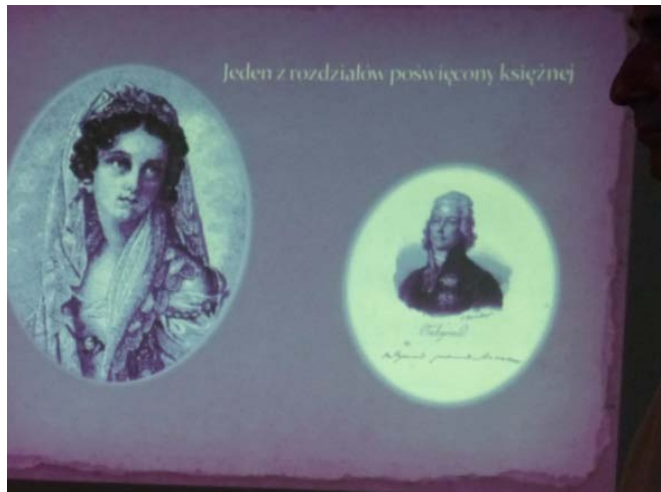
Le palais ducal de Wrocław

En façade nord extérieure, nous avons remarqué le crucifix (1332) de l'ancienne église et au pied, la tombe de Von Schatzberg qui effectua les transformations de l'église demandées par Dorothee. En cet endroit précis nous rencontrons, quelques minutes entre deux offices en une autre église, le père curé de l'église Roman Litwinczak¹³ venu tout exprès nous saluer. Photo souvenir avec notre président en exercice et ses deux prédécesseurs !

Sur le même terrain, un coup d'œil à l'ancien hôpital (en travaux) de la Sainte Dorothee, refondé par Dorothee de Talleyrand-Périgord.

La fin de la matinée fut consacrée à une bien agréable promenade dans le parc champêtre autour du Palais ducal, baroque néoclassique, dont nous aurons pu admirer les quatre grandes façades aux fenêtres ornées de mascarons¹⁴.

Dès l'entrée dans le château, une surprise- à l'initiative de Wioletta - nous est réservée. Monsieur le Maire Daniel Marchewka, son adjointe à la culture, Monsieur Zbigniew Bialkowski, directeur du Département de l'Infrastructure et de l'Education, qui nous font l'honneur d'une grande réception et d'un déjeuner de vingt-deux couverts dans la grande salle à



Dorothee et son oncle



L'ancien hôpital (en travaux) fondé par Dorothee de Talleyrand-Périgord



L'église de la Sainte Croix

manger avec le protocole y afférent : échange de cadeaux (nous recevons entre autres un tableau gravure de la ville ancienne célébrant les huit cents ans de la ville (1202-2002), présent qui trônait sur un chevalet d'exposition à notre entrée dans la salle !). Monsieur le Maire prononça une chaleureuse allocution de bienvenue en sa ville dans laquelle Talleyrand et Dorothee furent cités à plusieurs reprises, nous soulignant, s'il en était encore besoin, l'importance et la fierté pour Sagan que représentent ces personnages. Notre président en fut pour une réponse - impromptue - de remerciements en soulignant combien nous aussi, sommes fiers de voir Dorothee, Charles-Maurice et Valençay tant honorés, ici si loin de France. Le tout avec traductions parfaites par Agata. A bâtons rompus, durant le déjeuner nous avons échangé avec nos hôtes et en particulier le président a évoqué avec Monsieur le Maire de possibles projets de relations officielles entre la municipalité de Sagan et celle de Valençay par exemple !

Après le déjeuner, c'est sous la conduite de Monsieur le Maire que nous avons visité le château de « die Herzogin von Dino und Sagan : eine deutsch-französische Vita » (La Duchesse de Dino et de Sagan : une vie franco-allemande) comme l'indique un panneau. Le bâtiment est parfaitement restauré, mais paraît bien vide après les saccages et disparitions dus à la dernière guerre... Sur les murs des grandes salles parcourues, de nombreuses gravures, tableaux (dont des copies d'œuvres du château de Valençay) de Dorothee, de Talleyrand à divers âges, d'Edmond mari de Dorothee, du Congrès de Vienne, du château de Valençay, de Rochecotte, de Sagan de l'époque de Dorothee, et même des rues de Paris ... et un portrait de Balzac ! Nombreuses grandes salles de conférence, de musique, de théâtre, etc. Il nous a été présenté un document des plus remarquables : la copie « Ne Varietur » datée du 2 sept. 1993 du testament de 1950 en l'étude de Maître Plat de Valençay de « Paul Louis Marie Archambault Bosson de Talleyrand-Périgord, Duc de Talleyrand, Valençay et Sagan »... en faveur de Monsieur appelé « Jean de Talleyrand-Périgord, fils de Marie Antoinette Morel » (sic) ! (qui fut le dernier propriétaire privé du château de Valençay)¹⁵.



Le château de Friedrichsfelde

Après avoir pris congé de Monsieur le Maire, notre visite s'acheva par une salle souterraine aux satyres de bois parfois affublés d'un organe - mobile - bien polisson.

A la sortie et devant le Palais, ce fut encore jour de fête publique, ensoleillé, avec un concert en plein air offert par le Centre Culturel de la ville. La fin de journée fut occupée par la visite, dans un bois alentour, d'un lieu de mémoire « au Nord-Est du Stalag, de l'ancien cimetière avec monument ruiné qui rappelle qu'en ces lieux en 1813 moururent de nom-

breux « grognards » de l'héroïque armée de l'Empereur Napoléon Premier, qui retraits de Russie »¹⁶. Il n'en reste qu'une vieille croix de fer plantée dans un tas de cailloux et une



Le château de Friedrichsfelde

plaque à demi-disparue.

Non loin, enfin, nous terminons par la visite des vestiges et du musée en plein air du Stalag des officiers prisonniers durant la dernière guerre, et du monument à la sortie du tunnel « Harry » (111 m) creusés par ces officiers et par lequel 76 sur les 80 d'entre eux s'enfuirent dans la nuit du 24 au 25 mars 1944. Histoire reprise dans le fameux film « La Grande Evasion ».

Et pour clore le séjour à Sagan, dernier dîner d'adieux (d'au revoir espérons-nous) avec Wioletta et son mari, au restaurant Kepler de Sagan.

Bien que Charles Maurice de Talleyrand-Périgord ne fut jamais venu à Sagan, où il est encore si présent, nous pouvons, là, reprendre textuellement la fin du texte du panneau évoqué plus haut à la mémoire des grognards de l'Empire :

« Żagań !! Glorieuse ville polonaise, célèbre grâce à Talleyrand et son château, ainsi qu'à la Princesse Dorothea, Eglise, monument ...

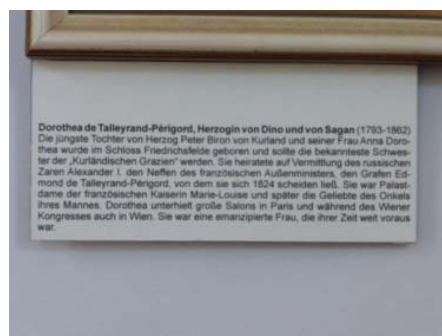
Zagan !! Imprégnée de culture et de souvenirs français qui scellent l'amitié franco-polonaise » (sic). Le septième jour de notre voyage nous conduisit de Sagan à Berlin (210 km.) d'où le lendemain matin, nous devons reprendre l'avion pour Paris. Après avoir déjeuné au KDM, l'après-midi nous avons parcouru, à pied ou en autocar, rapidement, quelques quartiers et monuments de la capitale allemande en pleine restauration et nouveau développement : Le fameux Kurfürstendamm (avenue près de laquelle était notre hôtel), l'église du Souvenir ou plutôt sa tour conservée éventrée et la nouvelle très moderne qui lui fait face aux vitraux bleus fabriqués à Chartres, l'ensemble formant un lieu émouvant à plus d'un titre (c'est ici sur la Breidscheidplatz qu'eut lieu le terrible attentat de décembre 2016) ; l'impressionnant Bundestag (parlement de la RFA) coiffé de sa grand coupole de verre ; la nouvelle Chancellerie ultra moderne ; la porte de Brandebourg bien sûr et son fameux quadrigue ; un rapide coup d'œil dans le « Deutsches Historisches Museum » ; la Neue Wache devenu en 1993 le marquant mémorial de la RFA réunifiée pour les victimes de la guerre et de la tyrannie avec sa sculpture « La mère et son fils mort » de Kaete Kollwitz ; l'avenue « Unter der Linden » ; Alexanderplatz et quelques avenues au style stalinien côté est ancienne capitale de l'ex RDA ; etc. En fin de



journée, nous avons rendez-vous au château de Friedrichsfelde, un peu à l'écart de cette immense ville, en bordure du Tiergarten (très vaste jardin public et zoo parmi les plus grands du monde).



Les salons du château de Friedrichsfelde



Portraits de Dorothee

En effet pour parfaire le « cycle Dorothée » nous ne pouvions, à Berlin, manquer ce lieu où elle naquit le 21 août 1793¹⁷.

Ce rendez-vous et la visite privée du château nous furent proposés par Monsieur Olivier Baustian, délégué local du Souvenir Napoléonien¹⁸.

Sous la conduite du conservateur et de Monsieur Baustian pour la traduction et compléments historiques, et après un rafraîchissement d'accueil dans l'un des jolis salons, nous avons pu parcourir les salles et cabinets qui viennent d'être restaurés, aux riches décorations d'époque et plafonds peints. A l'étage, dans le grand salon aux colonnades délicates, où ont lieu des cours de danse et grands bals d'époque, une petite surprise nous attendait encore : mini concert de piano, tout exprès pour nous, par un jeune virtuose que nous remercions.

Dernière promenade, pour clore, dans l'allée du parc situé à l'arrière du Château, avec une belle perspective sur ce dernier, orné de remarquables aloès arborescents de belle hauteur et de nombreuses statues d'angelots dont le visage de l'un d'eux nous a fait penser à ...Angela Merkel !

Il ne nous resta plus qu'à prendre congé de Monsieur Baustian, puis enfin d'Agata notre fidèle et dévouée guide, avant de prendre l'avion pour Paris le lendemain matin.

Ainsi se termina ce très riche voyage, peut-être le plus réussi de tous les voyages de l'association. Merci à toutes les personnes rencontrées, citées ou non. Merci à Françoise Aubret-Ehnert organisatrice de ce périple.

(1) voir dans le site de Pierre Combaluzier www.le-prince-de-talleyrand.fr/jugementaffaire.html: « enquête à Varsovie sur la résidence de Talleyrand »

(2) en 1806-1807 durant la campagne de Napoléon contre la Prusse les polonais des terres contrôlées par ces derniers se soulèvent, croient, avec Napoléon, au retour de leur état mais ce dernier n'érige qu'un grand-duché de Varsovie avec usage du code Napoléon en l'attente d'avoir réglé son cas à la Russie. Poniatowski sera nommé en 1807 par Napoléon ministre de la guerre du grand-duché, grand pourvoyeur des armées de l'empereur, à la tête du 5^{ème} corps de la Grande Armée en Russie, Maréchal d'Empire après Leipzig, et se noie dans l'Elster en protégeant la retraite de la Grande Armée.

(3) nous ferons la visite de ce musée, le plus riche au monde des œuvres du compositeur, manuscrits et objets divers du musicien, dont son dernier piano à queue Pleyel, multiples souvenirs dont celui de sa vie avec George Sand, et équipé des outils multimédia les plus modernes. Un ravissement pour les mélomanes pouvant à la demande, écouter diverses œuvres.

(4) en 1919, le Capitaine de Gaulle est affecté à l'état-major français en Pologne, instructeur des militaires polonais. C'est là qu'il apprend être décoré de la Légion d'Honneur pour son courage à Douaumont (7 mai 1916). A l'été 1920 et jusqu'en janvier 1921(il sera resté 18 mois en Pologne) de Gaulle prend part –coté polonais- au début victorieux de la guerre entre la Pologne et la jeune république des Soviets ! En 1945 chef du gouvernement, de Gaulle refuse (au contraire de Churchill) de reconnaître le régime installé en Pologne par Staline. Septembre 1967, Président de la 5^{ème} République française, de Gaulle fait un voyage triomphal en Pologne : « vive la Pologne, notre chère, noble et vaillante Pologne ».

(5) Louis Madelin : « Talleyrand » Flammarion 1944 chap. XVII et suivant « Talleyrand en Pologne ».



La croix en mémoire des morts de la Grande Armée

-
- (6) L-J Arrigon: « Talleyrand à Varsovie » Revue des deux mondes n°77 1 oct 1943 in [www.le-prince-de-talleyrand.fr/Talleyrand à Varsovie.html](http://www.le-prince-de-talleyrand.fr/Talleyrand%20%C3%A0%20Varsovie.html).
- (7) E. de Waresquiel : « Le prince immobile » Fayard 2003 Chap. 20 « Les manœuvres de Varsovie »
- (8) «Mémoires et correspondance du Prince de Talleyrand » présenté par E. de Waresquiel. Robert Laffont 2008 chap « 1791-1808 » p.252 et suiv.
- (9) voir en particulier le site de Françoise Aubret-Ehnert www.dames-de-courlande.fr
- (10) Żagań en polonais. Ancienne principauté de Prusse (basse Silésie) passe au duché de Glogau , en est séparé (1397), passe au royaume de Saxe (1472), à celui de Bohême (1549), vendue par l'Empereur Ferdinand II à Wallenstein (1627), revient au prince Lobkowitz (1646), à Pierre de Courlande (1786) et à sa fille ainée Wilhelmine de Biron-Sagan, à la mort de cette dernière(1839) la principauté échoit à sa sœur Pauline princesse de Hohenzollern-Héchingen, dont hérite sa sœur Dorothee alors duchesse de Talleyrand-Périgord (1793-1862) érigé à nouveau en duché (1847).Source : Grand Larousse universel en quinze volumes édit.1987.
- (11) Adam Garcin, membre actif du groupe facebook de notre association, de son vrai nom Adam Raciborski, est passionné par cette église, et auprès du père Roman Litwinczak, s'active pour développer les projets de restauration de l'église, et pour recueillir des fonds à cette fin, notamment pour les orgues et la balustrade de la tribune en mauvais état. Si des membres de notre association sont prêts à faire un don (sans déduction fiscale possible), s'adresser à l'association qui pourrait se charger de la collecte et du transfert des fonds à Sagan.
- (12) Première mention de l'église : XIIIe. 1334 à la place de la chapelle, construction à la demande de la Duchesse de Sagan Mechtylda de l'église de la Sainte Croix. Au XVIe l'église passe aux protestants. Au XVIIe elle revient, comme à l'origine, en charge des moines de Saint-Augustin. Sécularisée en 1810. Début XIXe, l'église est transformée en grenier à blé pour les armées de Napoléon.1844 Dorothee de Talleyrand –Périgord rachète le bâtiment à la municipalité et y entreprend de vastes transformations que l'on voit de nos jours (architecte : C. Versene de Berlin et von Schatzberg héraldique de Ratisbonne.) Source : la brochure sur l'église Ste Croix, publiée par la société Decorgraf dont le responsable est le mari de Wioletta.
- (13) en pleines démarches (vaines) pour tenter d'être reçus à Varsovie à l'Ambassade de France, et sans relation aucune avec notre projet de voyage, le président de notre association a reçu un courrier personnel de Mr l'Ambassadeur de France à Varsovie, avec copie d'une lettre du père curé de Sagan Roman Litwinczuk de demande d'aide financière pour les restaurations de l'église de la Sainte Croix...et copie, traduite en français, de la réponse qu'il lui a faite en recommandant ...l'association des amis de Talleyrand et nommément son président actuel!
- (14) Le château de Sagan, ou Palais Ducal : fut construit de 1630 à 1634 sur le site d'un ancien château des Piast, fondateurs du premier état polonais. En fait il ne fut achevé qu'à la fin du XVIIe. Sous le règne de Pieter Biron, une partie des appartements reçurent un décor néoclassique. En 1847 Dorothee fit construire une orangerie, et la grande rampe d'accès côté sud, ainsi que de nombreux travaux d'embellissements intérieurs. Divers travaux se poursuivirent jusqu'en 1922. Jusqu'à la deuxième guerre mondiale, à l'étage se trouvait un musée des intérieurs. En 1945, Dévastations par l'armée rouge stationnant à Sagan : les riches collections sont alors pillées ou dispersées à l'étranger. Ce n'est qu'en 1983 que furent achevés l'essentiel des travaux de restauration. Ce Palais abrite de nos jours le Palais de la Culture et du Sport ainsi que divers services municipaux. Source : panneau dans le château.
- (15) Marie Antoinette Morel fût la troisième et dernière épouse du dernier Duc de Valençay lequel décéda en mai 1952. Il fut reconnu par les autorités compétentes que le titre « de Talleyrand-Périgord » ne pouvait être attribué à Mr Jean Morel. Ce dernier revendit le château le 14 déc. 1979 à un groupement comprenant le Conseil Général de l'Indre, la ville de Valençay, le Crédit Agricole et Groupama, afin qu'il soit ouvert au public. Actuellement les seuls propriétaires sont le Conseil Général et la Ville de Valençay. Jean Morel, ancien membre de l'Association Les Amis de Talleyrand, est décédé le 13 mars 2014.
- (16) Ce texte entre guillemets figure, traduction in extenso tapée sur une machine à écrire mécanique, sur le panneau commémoratif.
- (17) son père le Duc Peter Biron de Courlande et sa mère la Duchesse Anna Dorothea avaient acheté ce château en 1785.
- (18) Lequel nous fit l'honneur d'adhérer sur le champ à notre association : bienvenue et grand merci.

La vénerie à Valençay

Par Georges Lefaiivre, ancien président de l'Association

A l'époque de cette présentation de "L'équipage de Valençay" fondé par Napoléon-Louis duc de Valençay, le domaine du château était l'un des plus grands de France. Il représentait une superficie de près de 14 000 hectares, comprenant six forêts, qui sont celles de Gâtine, Bréviande, Garsenland, Luçay, Ferrières, Saint-Paul.

C'est principalement dans ces six forêts que se déroulèrent les chasses de l'équipage de Valençay, avec parfois passage d'une forêt à l'autre, ce qui pouvait compliquer les chasses.

Le domaine comprenait de 36 à 40 fermes, et 2 autres châteaux en sus de celui de Valençay : celui de Veuil, dont il ne restait que des ruines à la fin du 19ème et celui de Luçay, d'époque féodale, mais intact et non meublé à cette époque.

Le lieu le plus fréquent des rendez-vous de l'équipage et des rapports des piqueux avant le départ de la chasse, se situait en forêt de Gâtine, au Carrefour dit "des Six Chemins", situé actuellement sur la D 37, en direction du village de Villentrois. Il paraît que c'est là que l'on trouve les plus beaux cèpes...

Les présentes notes, en partie extraites des Mémoires non publiées du comte Louis de Périgord futur duc de Montmorency, nous rappellent que Valençay appartenait au moment de la Révolution à la famille Vilmorin de Luçay, après avoir appartenu à la famille d'Estampes, en faveur de laquelle cette terre avait été érigée en marquisat, et auparavant à la Grande Mademoiselle, la duchesse de Montpensier, qui y avait soutenu un siège pendant la Fronde. La fondation du château remonterait à l'époque des croisades.

Louis de Talleyrand nous relate dans ses Mémoires que le prince de Talleyrand légua avant sa mort son domaine de Valençay à son neveu, Edmond, duc de Talleyrand, qui était l'arrière-grand-père du narrateur. Mais, voulant assurer la continuité de Valençay dans sa famille, il n'en laissa à son neveu que la jouissance, et en donna la nue-propriété par substitution, à ses enfants "nés ou à naître". Le fils aîné d'Edmond, Napoléon-Louis duc de Valençay, fut l'un des principaux héritiers du domaine, et c'est lui qui fonda en 1845 l'équipage de Valençay, dont il fut Maître d'équipage en exercice de 1845 à 1862.

- L'ouvrage "Deux siècles de Vènerie" - tome V- de H. Tremblot de la Croix et B. Tollu nous relate un abrégé de l'historique de l'équipage :

" D) Période 1845-1862 :

- Maître d'équipage : Prince de Sagan, duc de Valençay.
- Adresse de l'équipage : Château de Valençay (Indre).
- Territoire de chasse : Valençay de 1845 à 1860. En autonome à Valençay et environ; et à partir du 1er janvier, à Chantilly (Oise), ceci en 1860-1862.
- Animal chassé: Cerfs.
- Chiens : Jusqu'en 1860 : 65 Anglais et Poitevins. 1860-1862 : meute de Chantilly.
- Servi par Firmin en 1860.
- Tenue : rouge ; cols, parements et gilets velours bleu, culotte bleue, galons de vénerie.

-
- Bouton 1) V orné de fleurons ornant un V et un S (or sur argent).
 - 2) 1860 : entre 2 branches de laurier, un V, surmonté de la couronne de Duc avec housse et une carotte à l'intérieur en V (or et argent).

Historique: en 1845, le Duc de Valençay reprend la meute de son oncle, le Comte de Talleyrand, à Montjeu (Saône et Loire).

En 1860, le Prince de Sagan achète la meute de la Sté de Chantilly, et prend son Piqueux Firmin, ancien Piqueux de la Vènerie Impériale jusqu'en 1862. En 1872, un équipage sera remonté à Valençay."

" 2) Equipage de Valençay - période 1872-1897 :

- Maître d'équipage : Duc de Valençay (Son petit-fils, le Comte Louis de Périgord, futur Duc de Montmorency, fit office de Maître d'équipage délégué, sous les instructions de son Grand-père, la plus-part du temps épistolaires, depuis Berlin et Sagan)
- Adresse de l'équipage : Château de Valençay
- Territoire : forêts de Valençay, Gâtine, Luçay, Ferrières, Les Landais, St Paul, Moulins, Amboise, Bruadan, et chez M. de la Cotardière.
- Animal chassé : Cerfs (25 prises par an)
- Chiens : 65 chiens anglais et bâtards poitevins.
- Servis par 3 hommes à cheval et 3 à pied : Berthier, La Rosée, Bennevaux, Barbon, Desieur
- Tenue: habit rouge et gilet velours bleu, galon de vénerie, culotte blanche, botte à revers. Homme à pied : veste rouge à basques courtes et grandes guêtres blanches, bicorne pour les hommes.

Historique : cet équipage fait suite à celui du Prince de Sagan, fondé en 1845. Les Laisser-courts étaient forts élégants et les prises, de 25 par saison.

En 1875, l'équipage Chaudenay fusionne avec celui de Valençay, alors dirigé par le Duc de Valençay, M. de La Cotardière et le Baron Finot.

L'équipage ne chassait que 3 mois par an, le Duc résidant en Silésie la plus grande partie de l'année. A sa mort, les chiens furent partagés entre l'équipage de Chaudenay, le baron Finot et d'autres acheteurs.

Ultérieurement, l'équipage qui suit fut refondé par l'un de ses fils.

Fanfare: La Valençay."

3) Equipage refondé de Valençay :

- Période 1948-1952.
- Maître d'équipage : Boson, Duc de Valençay
- Adresse : Château de Valençay
- Territoires : Valençay et bois environnants (Luçay et Gâtine) ainsi qu'au Magnet.
- Animaux chassés : Chevreuils et parfois cerfs.
- Chiens : 25 Poitevins venant de la Mise-à-bas du rallye Bourbonnais, au Baron Armand de Montlivaut.
- Servi par La Broussaille, ancien Piqueur du Baron de Montlivaut.

-
- Tenue : habit rouge, col, parement et gilet velours bleu, culotte blanche, botte à revers.

Historique : En 1948, le Duc Boson, 2ème fils du précédent, achète l'excellent vautrait de M. de Montlivaut et prend aussi son piqueux.

A 81 ans, il chasse encore souvent à cheval avec l'équipage de Melle de Longuerue. Il prit 20 chevreuils par an dès la remonte. En 1952, l'équipage disparaît à sa mort et est racheté par Melle de Longuerue (équipage Boischaut-Crie haut).

Fanfare : la valençay-La Boson.

Acquisition de Valençay par Talleyrand.

C'est M. de Luçay qui vendit son domaine de Valençay à Talleyrand, le 17 floréal an XI (7 mai 1803) aux termes d'un acte passé chez les notaires Raguideau et Chodron. A cette date, Talleyrand était ministre des Relations extérieures et résidait dans l'hôtel du ministère, rue du Bac. L'achat portait sur les terres de Valençay, Luçay et Veuil. La duchesse de Dino a publié en 1848 une " Notice sur Valençay", donnant le détail de cette acquisition.

Existence ou non d'un équipage de chasse au temps de Talleyrand ?

Toute la question pour le sujet qui nous occupe, est de savoir s'il existait ou pas au temps de Talleyrand, un équipage de chasse, et même plus simplement encore, quelle était l'importance que prenaient les promenades en forêt, sous quelles formes, à cheval ou en calèche, où se situait le chenil et son importance, le personnel affecté à son encadrement, les noms des chiens et les souvenirs laissés dans la mémoire des membres de la famille et des visiteurs du Prince.

Les ouvrages consultés nous laissent peu de réponses à ces questions, les principaux d'entre eux étant les travaux réalisés par notre défunt président d'honneur, André Beau, au travers de ses deux ouvrages, " Talleyrand, chronique indiscrete de la vie d'un prince" et " Talleyrand, l'apogée du sphinx". Aussi est-ce au travers de ceux-ci que nous pouvons avoir quelque idée de ce que représentait pour le Prince la chasse et l'importance de ses forêts. Il faudra attendre la prise en main du domaine après sa mort par son petit neveu, Napoléon-Louis duc de Valençay, pour connaître avec plus d'exactitude l'histoire de la fondation de l'équipage portant le nom de son domaine.

Dans une lettre à son ami Montrond, à propos de la mort du maire Pierre-Henry Barbier, Talleyrand écrit « ...*J'ai une petite commission à vous donner : il doit partir d'ici jeudi au soir et arriver à Paris samedi matin à l'adresse de mde Doumerc une hure de sanglier qui a fait la gloire de notre équipage. Je l'envoie chez moi à Jean Mottu, et vous voudrez bien la porter à votre premier voyage à Versailles. Nous sommes ici absolument seuls. Les ornières empêchent toute communication avec nos voisins de La Moustière et de Langeais – Alix (enceinte du petit Adalbert qui naîtra le 20 mars 1837) descend et n'est pas mal : elle se joint à mde de Dino est ce que mr de Montrond ne dit pas de nouvelles ?... »*»

Le mot est écrit, il pourrait donc exister un équipage de chasse qui chassait le sanglier, (le cochon, en termes de vénerie), mais sans aucun autre commentaire, difficile de le savoir avec certitude. La lettre est écrite à propos de la mort du maire de Valençay, Pierre-Henry Barbier. A l'occasion de ses obsèques, on signale la présence, le 13 octobre 1837, des autorités civiles

et militaires, de la garde nationale, la compagnie des sapeurs-pompiers, la gendarmerie, un grand nombre d'habitants, mais pas trace d'équipage, ce qui aurait pu se concevoir, étant donné les liens de Talleyrand et de son maire. Le successeur du maire sera Napoléon-Louis de Talleyrand-Périgord, duc de Valençay, âgé de 25 ans, et qui sera le fondateur de l'équipage, objet de notre recherche. A l'occasion de ce deuil, le prince fera une très importante donation à sa ville de Valençay.

Dans une autre lettre, le Prince précise : « ...il n'y a pas eu de promenade, au grand chagrin de Carlos (l'épagneul de Talleyrand) ». C'est à notre connaissance le seul nom de chien qui ait été cité par le prince.

Outre des cerfs et des chevreuils, Il y avait aussi des loups dans les forêts de Valençay, qui sont aussi animaux de vénerie.

Le 31 juillet 1836, il écrit « ...Ce matin, nos lectures du salon ont été interrompues par l'arrivée d'un loup, que les gardes venaient de tuer. C'est un gros évènement pour la journée. »

Selon Lacour-Gayet (T.III, p.175/176), la Duchesse de Dino écrivait à Barante de venir la voir à Valençay : 1er septembre 1826 : « ...Vous trouverez ici un vrai collègue, cela m'est égal; vous aimez les enfants et nos professeurs sont gens d'esprit, aiment la chasse, ou ils lisent Horace, ce qui les empêche de tuer des chevreuils qui passent entre leurs jambes... »

Talleyrand écrivait de son côté: « ...La jeunesse chasse un peu... » Les jeunes concernés étaient ses petits neveux, Napoléon-Louis, futur duc de Valençay, Alexandre-Edmond, futur duc de Dino et Pauline-Joséphine, future marquise de Castellane. Et il précise : « ... Si vos neveux viennent, vous devriez nous les envoyer; nous les ferions courir dans nos bois et tuer quelques chevreuils. Que dites- vous des chasses du roi ? Dans une seule il a tué 1793 pièces de gibier, ce qu'aucun roi de France n'avait fait encore. »

Tout cela semble ne concerner que la chasse à tir, qui était en effet largement pratiquée. Mais pas de trace de vénerie, de meute, de rendez-vous de chasse, chenil contenant une meute pouvant atteindre plus ou moins cent chiens, de sonneries de trompe etc.

Des ouvrages consultés sur la vénerie (H. Tremblot de La Croix et B. Tollu...), l'équipage de Valençay aurait été fondé par le duc de Valençay en 1848.

On relève toutefois dans l'article publié par André Beau, dans le Bulletin n°4 du Courrier du Prince (janvier 2012), extrait de son article " De Nohant à Valençay" relatant la visite de George Sand : « ...Il y avait là équipage de chasse, chenil contenant une meute de cent chiens, écuries peuplées d'assez beaux chevaux, remise contenant un grand nombre de voitures... »

Quant à la duchesse de Dino, elle aimait parcourir les layons et les sentes de ses forêts à cheval. Micheline Dupuy, nous raconte qu'après la vente du château de son mari Edmond au Duc de Berry, elle se liait de plus en plus avec Valençay. Elle y retrouvait les charmes de ses forêts de Löbichau, et le plaisir de galoper comme à Sagan, avec son cheval préféré, « ...pour repérer le parcours de la



chasse du lendemain. » (La duchesse de Dino, Egérie de Talleyrand, princesse de Courlande, par Micheline Dupuy, p.227).

Les auteurs n'hésitent pas à évoquer ce que nous savons du côté sportif de Dorothée et de sa pratique assidue de l'équitation, mais si la « chasse du lendemain » est évo-

Anne de Mortemart, duchesse d'Uzès, maître d'équipage du Rallye Bonnelles, venue chasser à Valençay (huile sur toile de Jaquet – 18886)



quée, nous n'en savons guère plus sur la présence ou pas d'une meute, avec un personnel spécialement affecté à son encadrement, les noms des piqueux, les déroulements des débuchés, les noms des chiens et des limiers. Sur le nom des chiens, nous savons seulement que Talleyrand aimait son épagneul "Carlos" représenté à plusieurs reprises, mais sauf nouvelles découvertes, nous ne savons rien de l'existence d'une véritable meute et des noms et portraits de ses principaux chiens, ce qui est toujours connu des grands équipages princiers.

Carlos est un épagneul, mais pas un chien de vénerie. Et nous ne sommes pas encore parvenus à découvrir un portrait de chien de vénerie pouvant appartenir à un équipage de Talleyrand dans la masse de ses souvenirs. Tous les grands équipages conservent les portraits de leurs principaux chiens. Citons les tableaux des chiens de la vénerie impériale : Morico, Métamore, Linda, Rusto, Vérone et Sabro dont nous conservons de très beaux portraits, pour ne citer qu'eux.

Aussi nos recherches sur le sujet se poursuivent encore !

D'autres équipages sont venus chasser à Valençay.

Les forêts sont vastes et les allées quasi royales. La renommée aidant et les qualités de veneur du duc de Valençay ne nous étonnent pas de voir d'autres équipages sortir de leur propre territoire de chasse pour le rejoindre. Ce fut le cas du rallye Bonnelles, en 1884, l'équipage le plus célèbre de France, animé par son Maître la grande duchesse d'Uzès. Née Mortemart, elle était une nièce du duc de Valençay.

Le rallye Bonnelles sort parfois de son territoire de chasse et se déplace chez des voisins proches ou lointains. C'est au cours de l'un de ces déplacements, à Valençay, chez son grand-oncle le duc de Talleyrand, que la duchesse d'Uzès éprouve une belle frayeur :



« ... *Quelle nuit j'ai passé à Valençay! On m'avait donné la chambre de Mme de Staël, au bout du château, sentant le moisi et la pièce historique.*

En examinant l'appartement, je découvris une porte cachée sous la tenture et qui n'avait ni clé ni verrou. L'ayant poussée, je vis qu'elle donnait sur un petit escalier; je descendis quelques marches, puis les remontai assez vite, prétextant devers moi que le courant d'air humide menaçait de souffler ma bougie. A la vérité, je ne dormis pas de la nuit, car cet escalier dérobé m'inquiétait; en outre le vent soufflait en tempête, faisant grincer et sursauter les énormes



Le chenil

persiennes mal assujetties contre ma fenêtre qui menaçait de s'ouvrir et que je n'aurais probablement pas pu refermer... » (cité par Patrick de Gmeline dans son ouvrage sur la Duchesse d'Uzès)

Le chenil de Valençay, non ouvert à la visite à ce jour, se trouvait situé derrière ce bâtiment, entrée des écuries, à gauche de la billetterie. Suivant l'adage "un équipage se fait au chenil", son importance est extrême. Il doit être vaste et bien entretenu, comporter plusieurs petites cours pour séparer les chiens et les chiennes, ainsi qu'une grande cour pour que les chiens puissent s'ébattre librement. Les mémoires et ouvrages consultés pour cette chronique ne nous renseignent pas sur son importance à l'époque de l'équipage.

Les chiens de l'équipage

La qualité première d'un équipage repose avant tout sur les chiens qui composent sa meute.

Ils doivent avoir des qualités particulières :

- Un odorat plus perfectionné que la vue et que l'ouïe.
- Ils sont féroces, insoucians pour tout ce qui n'est pas la chasse et la curée.
- Il leur faut le sang de la bête, les intestins, le foie, les poumons...et doivent plonger la gueule haletante dans le ventre de l'animal.

- Ils ne sont ni doux, ni fidèles, et doivent être menés plus durement que les chiens d'arrêt. Leur but : chasser et faire la curée. Peu importe le reste.

(Extrait de " Les chasses à courre " de R. Villatte des Prûgnes " 1948)

Parmi les meilleurs de Valençay, voici Troubadour, Paladin, Papillote et Gitans, dont nous ne connaissons pas d'autres représentations que celles de quelques très vieilles photos remontant à la fin du XIXème et passablement jaunies.

Troubadour, le plus vieux chien limier de la meute. C'est lui qui ouvrira la voie et va déterminer la conduite de la chasse jusqu'à l'attaque.

Le déroulement de la chasse

Le bois

Au petit matin, le piqueux fait le bois avec son limier, pour détecter les lieux de passage des cervidés. Ce travail très important peut être fait par les gardes, les piqueux, les boutons...Ce travail collectif et de confiance entre le piqueux et son limier est déterminant pour rendre compte, au moment du rapport, des voies possibles qui vont décider le choix du Maître d'équipage pour le parcours de la chasse, de la traque du cervidé et de l'attaque.



Cette étape du bois est la plus importante. Elle va permettre au Maître d'équipage de fixer la voie qui sera suivie pendant tout le déroulement de la chasse.

Le rendez-vous et le rapport

Sur la photo ci-contre, le rendez-vous et le rapport qui va suivre, sont au Carrefour des Six Chemins en forêt de Gâtine où nous venons de nous rendre au cours de notre assemblée générale 2016.

"Bénévaux" était le premier piqueux de l'équipage et "Chêne" le second piqueux. Sans en avoir la certitude, il semble que la « maîtresse d'équipage » soit ici l'épouse du comte Louis de Périgord, petit-fils du duc de Valençay, faisant office de maître d'équipage délégué, en l'absence de son Grand-Père.

Meute de Valençay augmentée de celle de Chantilly

Le dictionnaire de Tremblot de La croix et Tollu, nous indique qu'en 1860, la meute de Valençay aurait été augmentée de celle de Chantilly. Il faut savoir en effet que des liens très profonds existaient entre la famille royale d'Orléans et celle des Talleyrand.

Le domaine et le château de Chantilly avec sa meute étaient la propriété du duc d'Aumale, personnalité la plus importante de la famille après la mort accidentelle du duc d'Orléans, le 13 juillet 1842. Cette mort accidentelle fut un cataclysme autant pour la France que pour la famille du duc de Valençay. La duchesse de Dino écrit dans sa chronique :

Rohecotte -15 juillet 1842.

« M. de Chalais venait d'arriver ici, et j'y attendais le préfet, quant au lieu de celui-ci, j'ai vu arriver de sa part un courrier qu'il m'a envoyé pour m'annoncer la terrible nouvelle dont je reste atterrée : Mgr le duc d'Orléans mort ! Mort d'une chute de voiture ! ...Je ne puis penser qu'à ce douloureux évènement, et comme malheur privé et comme calamité publique... C'est une perte pour mon fils Valençay. Je ne sais, en vérité, si sa femme et sa mère survivront à ce terrible coup !... »

Après la révolution de 1848 et l'avènement de la seconde République, la famille d'Orléans fut exilée à Claremont en Angleterre et les biens du duc d'Aumale furent soit séquestrés soit vendus. Au nombre de ces biens considérables, se trouvait le domaine de Chantilly, avec tous ses accessoires, écuries, chenil, meute etc.

Ces biens provenaient en majeure partie de l'héritage du duc de Bourbon, oncle et parrain du duc d'Aumale, et transmis à son filleul, grâce en large partie à Talleyrand. Ce sont en effet les avis donnés par Talleyrand qui permirent la transmission de ce patrimoine au duc d'Aumale. Il était revendiqué par Mme de Feuchères qui partageait la vie du prince de Condé. (Raymond Cazelles- « Le duc d'Aumale » Tallandier, 1984, p.21 et s.)

Les liens très forts entre le duc d'Aumale et le duc de Valençay, tous deux veneurs émérites, ne sont donc pas étrangers à la transmission de la meute de Chantilly à celle de Valençay. En outre la composition de cette meute était semblable à celle de Chantilly, pour partie en chiens anglais et pour partie en bâtards poitevins.



Le duc d'Aumale

Le duc d'Aumale en tenue rouge de vénerie, en 1845, par Eugène Lami. (Musée de la vénerie de Senlis) La tenue rouge est également celle de l'Équipage de Valençay. Il abandonnera par la suite cette tenue, pour la tenue bleue.

Le maître d'équipage Louis de Périgord écrit sur son Grand-père le duc de Valençay, dans ses mémoires :

« Mon Grand-père savait merveilleusement s'adapter aux endroits où il se trouvait :

à Sagan, c'était S.A.S. le Duc régnant au milieu de ses vassaux, humbles et serviles comme doivent être tous bons Prussiens;

à Valençay, c'était le Duc de Valençay, qui avait été élevé à Valençay, qui connaissait chacun et qui parlait à chacun avec intérêt de sa famille, de ses affaires et des

siens. Aussi mon Grand-Père était-il extrêmement aimé, très populaire, et les habitants étaient avec lui, comme on sait l'être en France, tout à la fois familiers et déférents. »

Suivons la chasse du 2 janvier 1898, menée par le comte Louis de Périgord, telle qu'extraite de son carnet de chasse.

Le rendez-vous est fixé au carrefour des Six-Chemins, en forêt de Gâtine, le 2 janvier 1898. Ce devait être l'une des dernières chasses menées par Louis, qui devait perdre peu après son Grand-Père, le duc de Valençay.



La légende au pied de la photo a été écrite par un veneur, ami du maître d'équipage, qui lui a consacré un bel album en souvenir de cette chasse.

Une chanson écrite par "l'ami Jean", membre de l'équipage et auteur de l'album, rapporte joliment :

« Comme un joyeux essaim d'abeilles,
 Qui s'envole à travers les champs
 On voit passer roses et vermeilles
 MesMzelles de Lesseps galopant.
 Bien des Cœurs galopent après Elles
 Mais pour les suivre, il faut vraiment
 N'pas avoir peur d'prendre la pelle
 Et piquer dur c'est évident. »





"L'ami Jean" est l'auteur de la chanson dite "Les Veneurs de Valençay", et qui courtise...cette irrésistible amazone.

Quant à sa jeune femme, Louis de Talleyrand-Périgord relate dans ses souvenirs:

« Anne suivait les chasses en voitures et portait la tenue rouge de l'équipage avec le tricorne ; moi, je suivais les chasses à cheval et y prenais un plaisir extrême, car je

trouvais que c'était le plus beau et le plus noble des sports, mais je n'y trouvais pas tout l'intérêt que j'y trouvai plus tard, quand je fus maître d'équipage ; car à cette époque, mon Grand-Père étant trop âgé pour mener l'équipage, quoiqu'il suivit toujours les chasses à cheval, (il avait plus de quatre-vingt ans), c'était en réalité Monsieur de Chaudenay, un aimable voisin, tout à fait gentilhomme campagnard et veneur enragé, qui dirigeait tout... »

Après le rapport c'est le départ pour la chasse, le premier piqueux « Bénevaux » menant le gros de la meute. On distingue le deuxième piqueux "Chêne" derrière lui.

Quelques extraits du journal des chasses de Valençay du comte Louis de Périgord : Année 1892.

« 3 novembre:
Attaqué un dix-corps à la brisée du garde Dériaux, à la route St Maurice; l'animal bien poussé fait une randonnée par toute la forêt et passe aux étangs accompagné d'un seul chien, Baron. A ce moment, une quatrième tête bondit devant





La duchesse d'Uzès relançant ses chiens, peut-être à Valençay (caricature de SEM)

les chiens et fait change: le change dure 1h1/2, (c'est une faute), enfin on parvient à remettre les chiens sur la voie et l'animal est serré et pris à la Caroline à l'étang vieux après 6h1/2 de chasse. Le soir, curée aux flambeaux.

8 novembre 1892 : Attaqué un daguet dans une harde de grands animaux aux Trembleaux : après s'être fait battre pendant une heure dans l'enceinte, il prend son parti et, traverse le buisson de Veuil, les carrefours des Chétives Maisons, Verrier, Dino, Talleyrand et revient à son lancé.

Défait durant deux heures, relevé sur un animal de change et retraite manquée.

Présences de Milles de Lesseps et leurs frères, Comte et Comtesse de Lignac, Comte et Comtesse Costa de Beauregard, Baron et Baronne Finot, Comte de la Roche-Aymon, M.Valin, etc.

10 novembre 1892 :

Chasse à tir à Langé. Je vais y déjeuner avec ma grand'mère et Seillière: Anne reste à Valençay; nous y trouvons les Costa, M. Johnston et Berton. Nous tuons 143 lapins! Jean d'Etchegoyen arrive pour dîner à Valençay.

12 novembre 1892 :

Attaqué une troisième tête au buisson de Veuil : l'animal passe aux Fouineaux, à l'Etang vieux, au carrefour Verrier, revient à son lancé, débouche à Bosseloup, rentre en forêt à Cornepie où les chiens mal donnés font change.

Les chiens chassent le change jusqu'à la nuit: une chasse reste au Buisson de Veuil, l'autre va aux Fortevoies où Barboux prend seul un cerf.

Le soir, curée aux flambeaux; présence: Comte et Comtesse de Lignac, M. et Mme Delrue, Baron et Baronne Finot, Baron Seillière, Vicomte d'Etchégoyen, etc.

22 novembre 1892 :

Attaqué un dix-corps dans la forêt de Landais:

Il débouche aussitôt et vient dans les bois de Moulins et de Romsac. Il se fait battre une heure hallali courant dans les bois de Moulins, fait tête aux chiens et est servi à la carabine, après avoir reçu quatre balles. Présence : Comte et comtesse de Lignac, M. et Mme Delme, Vicomtesse d'Etchégoyen, Comte de Bonneval, M. Bisson, de Chaudenay et son fils etc.

3 décembre 1892 :

Décollé au carrefour Dino, sur 3 cerfs à tête, vus par corps à l'attaque. Un change se produit aussitôt sur un daguet qui passe à l'étang du milieu, puis au carrefour Terrier, prend les Trembleaux, longe les Fouineaux et vient pour toucher la route de Selles. Effrayé par les voitures, il rentre en forêt, se fait battre dans l'enceinte d'attaque près du carrefour des six chemins et est porté bas par les chiens le long du chemin de Veuil après 3h1/2 de chasse.

Présence : Baron et Baronne Finot, Comte Costa de Beauregard père et fils, Comte de la Roche-Aymon, Lestien, Valin, etc. »

Une histoire de chasse étrange, arrivée à notre maître d'équipage, Louis de Talleyrand. Il raconte dans ses souvenirs de Valençay :



Les piqueux de l'équipage du duc de Valençay sont ici en grande tenue. La photo qui date de 1892 est prise devant l'entrée d'honneur du château, le chenil devant se trouver sur la droite.



Les deux garde-chasses de Valençay en grand uniforme.



Le comte Louis de Périgord

« Touchant les bois de Chaillou, il y avait d'autres bois appartenant à un vieux Monsieur, le Marquis de Bélabre, qui lui aussi était un grand veneur devant l'Eternel : Monsieur de Bélabre boitait de la jambe gauche. Il dit un jour à ses amis : « Quand je mourrai, je reviendrai parmi vous et me ferai chasser sous la forme d'un cerf ». Il mourut : pendant un an, on ne chassa pas dans ses bois, l'année sui-

vante, on recommença. Et à la première chasse, on vit paraître un grand dix-cors boitant de la jambe gauche : les piqueurs sonnèrent "la Boiteuse", ce qui est rare en vènerie... »

« ...Le cerf se dirigea lentement sur les chiens. Ces derniers, au lieu de bondir sur la voie en donnant de la voix, se mirent à fuir et ne voulurent plus chasser ; il fallut sonner "la rentrée au chenil" : le cerf retourna majestueusement dans le taillis où il disparut, on ne le revit jamais, on ne retrouva jamais sa trace. Comme disent les Italiens : "Si non e vero, e bene trovato ».

D'autres équipages sont venus chasser à Valençay :

André Beau nous rapporte, dans son « apogée du sphinx » :

« ...des chasses brillantes sont marquées par le passage de grands équipages, tels que le "Rallye Bourgogne" en 1844, l'équipage bordelais de Virelade (Carayon-Latour), en 1862 et le "Rallye-Bonnelles" à la duchesse d'Uzès, en 1884. »



La messe de Saint-Hubert

La traditionnelle messe de Saint-Hubert, le 3 novembre de chaque année. Ici ça n'est pas le "Rallye Valençay" qui est représenté, mais le Vautrait "Picard piqu'hardy" qui chasse en forêts de l'Aigle et de Folembroy. Il a servi de modèle à l'écrivain Paul Vialar pour son célèbre roman "La grande meute". La photo est prise au chevet de l'église de Carlepont, proche de Compiègne, vers les années 1955/56. Le piqueux à gauche tenant son fouet s'appelle "La Brousaille". C'est le nom du piqueux qui sera repris par Boson duc de Valençay, lors de la reconstitution d'un équipage à Valençay vers les années 1948/52. La meute reprise était celle du "Rallye Bourbonnais", qui appartenait au comte de Montlivaut, lors de la mise à bas de son équipage et



qui se constituait de 25 Poitevins, aptes à chasser le chevreuil.

Voici la messe de Saint-Hubert du Rallye Bonnelles, par le peintre Henri Tenré, allié du comte Louis de Périgord. Il avait épousé sa cousine germaine Lucie Aguado, du nom de sa mère Carmen Aguado épouse d'Adalbert de Talleyrand-Périgord et avait été reçu à Valençay à l'époque des chasses que nous évoquons dans cette chronique.



Ce peintre Henri Tenré a fait à l'occasion de ses déplacements à Valençay, une amusante représentation du petit théâtre du château.

Et voici enfin pour clôturer cette chronique, notre maître d'équipage-délégué, le comte Louis de Périgord, dernier duc de Montmorency, à qui nous devons cette présentation. Il est ici photographié sur le tard, paisiblement assis au pied d'une vénus de Pradier, en compagnie de sa dernière épouse et nièce, Ida Lefavre, veuve de guerre en premières nocces de Géo Granjean. Il aurait été sûrement très heureux de présenter lui-même son équipage aux Amis de Talleyrand.

Fait à Lesdins, septembre 2016

Bibliographie

- « Deux siècles de vénerie » -Tremblot de la Croix et Tollu- Ouvrage consulté chez « Montbel » libraire- éditeur spécialisé en chasse et vénerie, 8 rue de Courcelles, Paris 8ème.
- « La grande vénerie du duc d'Aumale à Chantilly»-Jacques Peloye, Montbel 2012.
- « Les chasses à courre » -R. Villatte des Prûgnes-Crépin-Leblond, éditeur 1948.
- « Picard Piqu'hardi »-Paul Laforêt, Montbel 2006.
- « Le duc d'Aumale » Prince aux dix visages- Tallandier Juin 1984.
- « Souvenirs et Chronique de la Duchesse de Dino , nièce aimée de Talleyrand »- Edition établie et annotée par Anne et Laurent Theis-Robert Laffont 2016.
- « Chronique Indiscrète de la vie d'un Prince » et « Talleyrand, l'apogée du sphinx » par André Beau, ancien président d'honneur de « L'association les Amis de Talleyrand ».
- « Les Fanfares des Equipages Français » par le comte Henri de la Porte-Pairault & Cie imprimeur-éditeur, vers 1891-92.
- « Talleyrand » Lacourt-Gayet, Tome III, Payot 1947.
- « La duchesse de Dino, égérie de Talleyrand » par Micheline Dupuy.
- « La duchesse d'Uzès » - par Patrick de Gméline.

Souvenirs photographiques et archives de famille.



A propos de Sagan, sur Henri Beyle, dit Stendhal

Par Georges Lefevre

Nous savons que Stendhal (1783-1842) était l'écrivain romantique de « Le Rouge et le Noir » et de « La Chartreuse de Parme », mais nous savons moins qu'il fut « Commissaire des Guerres de l'Empire ». Un conservateur aux archives nationales, qui n'est plus de ce monde aujourd'hui, Suzanne d'Huart, a fait l'inventaire et l'analyse de la correspondance entre Henri Beyle et l'Intendant général Pierre Daru.

Grâce à ses travaux, nous pouvons établir un rapide aperçu du parcours du Commissaire et futur écrivain romantique, qui nous apprend qu'en 1807, il était Commissaire des guerres à Brunswick, qu'en 1809 il est nommé Auditeur au Conseil d'Etat et nommé ensuite inspecteur des mobiliers et bâtiments de la Couronne. Il partit comme Commissaire des guerres pour la Russie le 13 juillet 1812. Il vit la prise de Smolensk et l'incendie de Moscou.

Il fut directeur général des approvisionnements de réserve dans les trois gouvernements de Smolensk, Mohilev et Vitebsk.

Mais ce fut la Retraite de Russie qui sonna le glas de la carrière de Beyle comme Commissaire des guerres.

Une importante correspondance analysée par Suzanne d'Huart entre Henri Beyle et l'Intendant Général Daru nous livre avec surprise et un intérêt particulier pour nous les « Amis de Talleyrand » qui venons de faire le voyage, une lettre datée de Sagan le 28 juin 1813, qui nous apprend qu'il eut alors à s'occuper de l'hôpital qui était installé dans le couvent des Jésuites que nous avons visité. Cette lettre est un véritable compte-rendu d'inspection, qui nous montre que c'est à Sagan qu'il se dégoûta des tâches rebutantes de contrôle et d'inspections, qui ne correspondaient pas à ses aspirations d'écrivain.

Sans entrer dans le détail de ces rapports d'inspections et de ces comptes rendus très completables qu'il fit entre novembre 1812 et juin 1813, il nous paraît intéressant de vous reproduire in extenso cette lettre datée de SAGAN le 28 Juin 1813 :

Hôpitaux de Sagan, (ces deux mots écrits au crayon)

« Sagan le 28 juin 1813.

Monseigneur,

Je viens de recevoir la lettre que votre Excellence a daigné m'écrire le 25 Juin pour les hôpitaux.

Je suis allé sur-le-champ à l'hôpital de Sagan. Cet établissement a été formé dans le couvent des jésuites, et il peut recevoir 300 malades, et même jusqu'à 400, en mettant des malades dans les corridors.

Ce 1er local communique à chaque étage, avec un grand bâtiment qui a déjà servi d'hôpital. Il y a des salles spacieuses, mais humides et mal aérées. Il faudrait y faire des fenêtres. On pourrait y mettre 400 malades. Total des deux locaux 800.

Je ne connais pas d'autre local dans la ville. Il y a un très joli château, très bien meublé à la moderne, et appartenant à Madame la duchesse de Courlande, où l'on pourrait placer 1800 malades.

L'hôpital des Jésuites a été établi par l'administration du 2e Corps. Il y a actuellement, 180 lits en demie fournitures. Il y a une réquisition pour 300 lits, et tout ce qui a été jugé nécessaire pour le service d'un hôpital de 250 malades, en mobilier et objet de consommation et médicaments, pour 40 jours. Mais il n'y a presque rien eu de fourni. Il règne parmi les magistrats un très mauvais esprit, on cherche à nous entraver dans tous les détails.

Ils sont en état de fournir tout ce qui a été demandé pour l'hôpital, excepté les médicaments. On va manquer très incessamment de cet article essentiel. J'ai trouvé à l'hôpital 139 malades, la plupart du 2e corps.

Je fais fournir des médicaments aux galeux et aux vénériens qui sont traités dans les cantonnemens des corps. Quoique les onguents anti-psorique et mercuriel soient faciles à faire, on en manquera bientôt. Il y a beaucoup de galeux. J'ai l'honneur d'être avec respect, Monseigneur, votre très humble et très obéissant serviteur.

De Beyle

Cette analyse des possibilités médicales et hospitalières offertes par la ville de Sagan, que ce soit l'hôpital des Jésuites ou le château de la ville qui devint la propriété de Dorothee en 1844, nous conduit à nous questionner sur l'attitude et l'esprit de la duchesse de Talleyrand à l'égard de ce qu'il est convenu d'appeler « les malades ». Car c'est bien de la maladie et des soins à apportés aux blessés et aux malades dont il est question dans la mission de Beyle à Sagan. Les actes de notre colloque tenus dans l'hôtel Talleyrand, rue saint Florentin les 8 et 9 juin 2015, comportent une très intéressante communication de M. Joachim Below-Dünnow sur Dorothee. Il écrit « ...Après la mort de Wilhelmine le 29 novembre 1839, Sagan revint à sa sœur Pauline, princesse de Hohenzollern-Hechingen, qui ne s'en occupait guère. Dorothee dût constater le triste état du château et des terres lors de son premier retour le 21 juin 1840. Après trois années de négociation avec son neveu Constantin de Hohenzollern-Hechingen, le contrat fut conclu le 16 octobre 1843 qui déclarait Dorothee propriétaire des terres (23000 ha, 20300 ha de bois) du duché de Sagan à partir du 1er janvier 1844. Finalement, le roi Frédéric-Guillaume IV la reconnaît pour duchesse de Sagan avec droit de succession du fief pour ses fils... ».

Et Sagan, hôpital pendant les guerres Napoléoniennes, est la propriété d'une princesse qui, comme le dit très bien l'auteur que nous venons de citer « ...Dorothee nous laisse beaucoup de témoignages de son goût, de ses talents et de sa charité en France et en Prusse. Sous son règne le duché de Sagan connût une ère de bonheur et de bienfaisance, malgré les circonstances politiques et économiques mouvementées... »

C'est le 19 septembre 1862 qu'elle trépassa à l'âge de 69 ans, en présence de son fils aîné Napoléon Louis, duc de Valençay (le maître de l'équipage de chasse que nous venons de pré-

senter lors de notre dernière Assemblée générale). Tous deux reposent dans l'église Kreuzkirche (Ste Croix), proche du château de Sagan, dont nous venons d'honorer les sarcophages le dimanche 26 juin 2016.

Notre attention est attirée par l'épithaphe rédigée en latin par Dorothée elle-même « Hic jacet Serenissima et Celsissima Domina Dorothea Maria ...Ducissa deTalleyrand et de Dino...Sacri et Hospitalis Ordinis Sacri Joannis Hierosolimitani Baillitus, Serenissimi et Potentissimi Principis Domini Domini Petri... »

L'auteur que nous venons de citer en fait la traduction suivante : « ...Dorothée, duchesse de Talleyrand et de Dino...dame en Wartemberg, bailli de l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem... »

Un très beau portrait de Claude-Marie Dudufe nous présente la princesse avec à son côté la croix de Dame de Malte, connu à Sagan, qui le présente largement en reproduction. Ceci signifie indiscutablement que la princesse Dorothée était très engagée, de cœur et d'esprit, vers les pauvres et les malades, ce qui est témoigné encore aujourd'hui par sa très grande popularité à Sagan.

Voici donc les quelques réflexions suscitées par cette découverte d'une lettre du Commissaire Henri Beyle sur « l'Hôpital militaire de Sagan ».

Talleyrand et Napoléon, une histoire d'amour déçu

Par Claude Jambart, membre du CA de l'Association Les Amis de Talleyrand, fondateur et animateur du groupe Facebook éponyme, délégué régional Ouest.

Avertissement : cet article reprend une publication postée, à la demande de son animateur Linuxicare Jacques Janssens, sur un site belge dédié à Napoléon (napoleonbonaparte.be). C'est donc un article à vocation essentiellement pédagogique pour un lectorat qui, probablement, méconnaît et/ou mésestime Talleyrand.

Après d'intenses correspondances, Talleyrand et Bonaparte se rencontrèrent pour la première fois le 6 décembre 1797 à Paris, au retour d'Italie de ce dernier. Talleyrand présente Bonaparte au Directoire. Instantanément Talleyrand est séduit («Vingt batailles gagnées vont si bien à la jeunesse, à un beau regard, à de la pâleur, et à une sorte d'épuisement. », Mémoires). Bonaparte a 28 ans, Talleyrand 44, un âge respectable pour l'époque.

Charles-Maurice de Talleyrand Périgord, ministre des Relations extérieures du Directoire, a derrière lui une longue carrière ecclésiastique et politique. Né en 1754 d'une grande famille, il est conduit, sans vocation (« Voilà ma vocation à moi ! » aurait-il dit en frappant son pied de sa canne») vers le clergé. Des pieds estropiés lui interdisent en effet la carrière militaire. Il est ordonné prêtre en décembre 1779. Pendant 5 ans, de mai 1780 à septembre 1785, il est agent général du clergé, avec l'appui de son oncle

Alexandre-Angélique, évêque de Reims, et cela malgré son jeune âge. Ce poste fort important consiste à défendre les intérêts de l'Eglise. Il conseille Calonne sur les finances et pendant l'Assemblée des notables, dont l'échec sonne le glas de la royauté. Il est consacré évêque d'Autun en novembre 1788.

Elu aux Etats généraux autoproclamés Assemblée Nationale Constituante ensuite, il s'engage résolument dans la Révolution : participation à la rédaction des Droits de l'homme et du citoyen, proposition de nationalisation des biens du clergé, interventions sur les finances, très important rapport sur l'Instruction publique ... Son idéal : une monarchie parlementaire ... qu'il installera en 1814 !

Il quitte Paris pendant les massacres de septembre 1792 pour Londres puis les Etats-Unis. Il rentrera en France en septembre 1796. Dans un rapport rédigé à Londres (« Mémoire sur les rapports actuels de la France avec les autres états de l'Europe »), il développe des idées auxquelles il sera fidèle toute sa vie (« La véritable primatie est d'être maître chez soi, et de n'avoir pas la ridicule prétention de l'être chez les autres ») qui peuvent expliquer ses difficultés ultérieures avec Napoléon.

De retour en France, il devient ministre des Relations extérieures avec l'appui de Mme de Staël et surtout de Barras, homme fort du Directoire. Le Directoire étant à bout de souffle, Sieyès cherche « une épée » pour y mettre fin. Ce sera Bonaparte.

En octobre 1799, Talleyrand appuie le coup d'Etat du 18 brumaire an VIII qui instaure le Consulat. Bonaparte est porté au pouvoir. Talleyrand, après une courte interruption, est confirmé dans son ministère. Il y restera 7 ans. Débute alors une « lune de miel » («

J'aimais Napoléon ... Je m'étais entraîné vers lui par cet attrait irrésistible qu'un grand génie porte en lui. », mémoires). Talleyrand apporte à Bonaparte sa connaissance du personnel politique et des arcanes du pouvoir et obtient de le voir quotidiennement et en particulier. Il joue un rôle de mentor (« Il est consulté sur tout. », Mme de Rémusat) ; « Talleyrand est presque pendant 8 ans ... le second rôle du régime. », François Furet).

Talleyrand soutient l'enlèvement du duc d'Enghien (1804), milite pour le passage à l'Empire (décembre 1804) et devient grand chambellan. Talleyrand parcourt l'Europe avec Napoléon dans sa campagne contre la 3ème coalition (1805). Il visite le champ de bataille d'Austerlitz et veut la paix : « Nous avons fait assez de grande choses, de miraculeuses choses, il faut finir par s'arranger » (source : Artaud de Mondor). Il contribue à la création de la Confédération du Rhin, et conclut le traité de Presbourg sous le contrôle étroit de l'Empereur. Les « douceurs diplomatiques » qu'il se fait octroyer à ces occasions et à d'autres l'enrichissent. La 4ème coalition (1806-1807) le verra à Coblenze, Mayence, Berlin, Varsovie, Dantzig, Tilsit, ... Il est gouverneur civil de la Pologne en 1807.

Dès le temps des victoires, Talleyrand s'oppose à la « diplomatie de l'épée ». Il appelle à la paix et à éviter les excès des conquêtes, en particulier pour l'Autriche qu'il voudrait épargner. Napoléon l'écoute, mais ignore ses conseils. Les divergences de Talleyrand avec Napoléon s'exacerbent donc. En août 1807, Talleyrand démissionne, en conséquence, de son ministère (« Je ne veux pas être le boucher de l'Europe. », expression rapportée par Sainte-Beuve).

Napoléon le nomme aussitôt vice-Grand Electeur de l'Empire.

Talleyrand, toujours dans l'entourage de l'Empereur, sera le seul à défendre publiquement une ligne politique différente de celle de celui-ci.

Napoléon emmènera cependant Talleyrand à Erfurt, en septembre 1808, pour de délicates négociations avec le Tsar. Napoléon veut obtenir du tsar le « contrôle » de l'Autriche pour éviter qu'elle n'entre en guerre alors qu'il est en Espagne. Talleyrand vise, lui, à contenir l'Empire pour « sauver l'Europe » et éviter un désastre final qu'il pressent. « Le Rhin, les Pyrénées sont les conquêtes de la France ; le reste est la conquête de l'Empereur, la France n'y tient pas. », déclara-t-il au Tsar. Talleyrand conseillera donc l'un la nuit, l'autre le jour, et rédigera un traité qui déplaira à Napoléon. Erfurt est la première rupture entre Talleyrand et Napoléon, qualifiée de « trahison d'Erfurt » par certains historiens.

Le 29 janvier 1809 a lieu la fameuse scène (« De la m... dans un bas de soie. ») : Napoléon reproche à Fouché et Talleyrand de comploter contre lui pendant qu'il guerroye en Espagne. Talleyrand ne pardonnera pas cette scène à Napoléon et se rapprochera encore davantage de l'Autriche.

Les relations avec Napoléon sont ensuite chaotiques, mais jamais rompues. Napoléon est en effet toujours impressionné par Talleyrand (« Il est pour Napoléon insupportable, indispensable et irremplaçable », J. Orioux).

Talleyrand incite à toute occasion Napoléon à négocier, par exemple après la retraite de Russie : « Vous avez maintenant en mains des gages que vous pouvez abandonner ; demain vous pouvez les avoir perdus, et

alors la possibilité de négocier avantageusement sera perdue aussi. ». L'Empereur s'y refuse.

Le 6 avril 1814 Napoléon abdique. Talleyrand, après son « 18 Brumaire à l'envers », installe les Bourbons sur le trône au motif qu'eux seuls pourront défendre les intérêts de la France défaite. Dans le même temps Napoléon reconnaît tardivement les mérites de Talleyrand : « Mes affaires ont été bien tant que Talleyrand les a faites. », avril 1812, à Caulaincourt pendant la retraite de Russie.

Talleyrand conclut la paix de Paris, modérée pour la France, et représente Louis XVIII au congrès de Vienne où il fait des merveilles pour éviter le pire à son pays (« Le meilleur diplomate de tous les temps ... », Goethe). La Prusse réclamait déjà l'Alsace-Lorraine ! Talleyrand est toujours à Vienne pendant les « Cents jours ». Il fait signer par les alliés une déclaration mettant Napoléon « hors des relations civiles et sociales » et « perturbateur du repos du monde ». Il s'agit pour Talleyrand de bien dissocier la cause de la France de celle de Napoléon.

La seconde Restauration voit le retour de Louis XVIII. Talleyrand est nommé président du Conseil des ministres. Les relations entre Talleyrand et Louis XVIII sont difficiles (Talleyrand de Louis XVIII à Mme de Rémusat: « C'est un homme qui a de la mémoire. »). Très vite Talleyrand sera congédié.

Napoléon rendra grâce à Talleyrand dans ses mémoires : « Le plus capable des ministres que j'aie eus. ». A l'annonce de la mort de Napoléon à Sainte Hélène en mai 1821 Talleyrand aura cette répartie : « Ce n'est pas un événement, c'est seulement une nouvelle. »



La nouvelle identité visuelle de l'Association

Par Roland Martinet

(Présentation de synthèse en fut faite, en avant-première, par sa créatrice, madame Nicole Paule, à Valençay, à la clôture de l'AG statutaire annuelle du 15 octobre 2016)

Dès 2013, les responsables de l'association ont ressenti le besoin de rajeunir, moderniser et compléter les fonctions

du site internet.

Et ce en considérant que tout organisme, association, ..., se doit d'avoir un tel outil, attractif, ergonomique, première carte de visite de nos jours, certes pour les adhérents, (trop peu nombreux du reste à le visiter !), mais plus encore pour le grand public et pour les institutionnels.

La réflexion a muri, le gestionnaire actuel du site a dû prendre patience pour passer la main (merci Françoise), mais l'action a dû attendre. La priorité fut donnée au colloque 2015, nos forces ne nous permettant pas de mener de front ces deux gros projets.

En 2016, le dossier « site » fut pris à bras le corps : examen de plus de 50 sites divers ; rédaction d'un cahier des charges complet ; sélection de 10 sociétés spécialisées Web pour consultation ; consultation de ces dernières avec notre cahier des charges ; lourd et complexe travail d'analyse comparée technique et financière des propositions ; sélection de la société La Félix et passation du contrat pour réalisation ; réunion de travail avec la responsable de cette société pour démarrage de son travail ; etc... Nous tenions à ce processus, et retenir un spécialiste ayant pignon sur rue, avec de bonnes références, afin d'assurer la pérennité du projet, de disposer du service après-vente et de soutien futur sur des éléments structurels parfaitement renseignés sur le plan technique.

Il nous est apparu très vite que l'ensemble de la présentation, logo, couleurs, slogan, etc., serait à repreciser par rapport à l'existant.

En conséquence, nous avons passé contrat également, et avec le même spécialiste, pour une redéfinition complète d'une « charte graphique » de l'association, applicable de façon disciplinée, non seulement au nouveau site internet, mais aussi à l'ensemble de tous les supports de communication de l'association (Logo ; plaquette de présentation de l'association ; papier à lettre ; carte de membre ; carte de visite ; lettre d'information ; etc.).

Très rapidement il fut convenu :

- d'abandonner la couleur vert Empire, laissée comme il se doit aux organisations napoléoniennes,
- de conserver le portrait de Talleyrand, gravure en eau forte par Mauduison d'après Gérard-1808, remanié sous forme « au trait » pour faciliter la lisibilité en petits formats,



- ainsi que la fameuse citation de Talleyrand qui s'applique si bien à l'Association : « Je veux que pendant des siècles, on continue à discuter sur ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que j'ai voulu. »



Quelles couleurs, quel logo donc, signature de notre asso-

ciation, qui doit être à la fois traditionnelle et moderne, représentative et permettre d'identifier immédiatement Talleyrand ?

L'idée a été de se référer aux blasons de Talleyrand : essentiellement « De gueules aux trois lionceaux d'or armés, lampassés et couronnés d'azur ».

Donc trois couleurs : le rouge, le jaune et le bleu.

Notre spécialiste nous a indiqué que « l'association de 3 couleurs à égale importance est trop limite dans nos visions modernes. Cela nuit à la lisibilité. D'autant plus que ces tonalités ne correspondent à aucune harmonie équilibrée. Il convient d'en choisir deux principales. La troisième pourra être utilisée en mise en exergue selon le support, les liens pour le site Web par exemple, ou un liseré pour les cartes de visites.

La couleur dominante sera le rouge. La symbolique positive est particulièrement bien adaptée au personnage : dynamisme, énergie, courage, passion, désir. Toutefois pas trop vif pour éviter l'agressivité.

La couleur de soutien sera le jaune. Symbolique de la vie, de l'énergie, associé au rouge il produit une harmonie de couleurs chaude.

Le bleu servira en petites touches, pour rappeler la liberté, l'intelligence, la loyauté, la logique.

Il convient de remarquer que justement le rouge et le jaune (sans le bleu) sont les couleurs de l'habit des valets de Talleyrand tel qu'il en existe encore un sur un mannequin dans la salle à manger du château de Valençay. Des déclinaisons de tonalités de ces trois couleurs sont prévues, selon le support (fonds, cadres) et les besoins de contrastes ». Après diverses propositions, le résultat est le logo couleur suivant :

Une déclinaison en niveau de gris (« Noir et Blanc ») donne le résultat suivant de haute classe :

Pour des photocopies ou impression en noir et blanc de documents portant le logo couleur, vérification a été faite que le rendu reste très lisible.

« Le format carré permet une bonne compatibilité sur tous les supports (réseaux sociaux, intégration avec d'autres logos).



Le T en typographie script, légèrement débordant du carré, donne la note d'élégance et de raffinement de l'époque et du personnage. Le carré rouge et le positionnement du nom de l'association apportent la touche de modernisation.

De façon plus libre, on peut interpréter le carré comme le symbole de la rigueur liée à la fonction du personnage, alors que le T avec sa façon de déborder du cadre, symbolise sa liberté de penser ».

Toute la typographie dans le logo, pour le T, pour le nom de l'association, et aussi pour le slogan, est parfaitement définie.

De même le document complet fournit aussi les conseils d'utilisation ainsi que les recommandations de compositions désormais de nos documents.

Il ne nous reste plus qu'à mettre en application cette nouvelle identité visuelle sur tous nos supports. La Félix nous les prépare.

Concernant le site internet, La Félix travaille à sa structure technique avec nos responsables association : Votre président, et bientôt le nouvel administrateur du nouveau site, responsable également du bulletin « le courrier du Prince » (et avec conseil de l'administratrice de l'ancien site). Il est prévu que ces derniers devront sous peu suivre une formation spécifique, pour ensuite assurer le transfert des contenus actuels – très lourde tâche qui sera entreprise dès la sortie du Bulletin- puis assurer l'enrichissement et les mises à jour dans ce nouvel outil de communication.

L'amertume de Talleyrand

Par Daniel Chartre, membre de l'Association Les Amis de Talleyrand et du groupe Facebook éponyme

« J'ai passé trente ans de ma vie sans penser à autre chose qu'à ce qui pouvait être utile à mon pays... » (1), écrit Talleyrand le 18 octobre 1815 à la duchesse de Courlande (la mère de Dorothee) ; il ne s'attendait pas à un renvoi aussi brutal.

Choqué par la désinvolture avec laquelle il a été congédié par ce roi, à qui par deux fois il avait donné la couronne de France, il éprouva, à juste titre, une très profonde amertume devant tant d'ingratitude. Il ne la dissimula pas en brocardant son successeur, le Duc de Richelieu : « C'est un excellent choix, c'est l'homme de France qui connaît le mieux la Crimée » (2) ironisa-t-il sur ce grand seigneur français qui, ayant fui la Révolution française, servit dans l'armée russe contre les Ottomans et était très apprécié du Tsar Alexandre qui en fit le gouverneur d'Odessa, fonction qu'il exerça de 1803 à 1814.

L'amertume de Talleyrand était d'autant plus grande qu'il était persuadé d'être l'homme de la situation, qu'en usant de tout son art de la diplomatie, en faisant preuve de patience, de prudence et en jouant sur le temps tout en faisant preuve d'une certaine fermeté, il pourrait réduire considérablement les prétentions des puissances étrangères.

Mais Louis XVIII n'avait pas la même appréciation de la situation. Il comprenait parfaitement le bien fondé des vues de Talleyrand mais il subissait la pression écrasante et les actes déraisonnables du parti ultra à la tête duquel se trouvait Monsieur (son frère le futur Charles X) qui risquaient de mettre son trône en péril et de le condamner en exil une troisième fois. Sans oublier que les ultras réclamaient la tête de Talleyrand, ce prêtre apostat, révolutionnaire, ancien serviteur zélé de Napoléon qu'ils rendaient responsable de la lenteur des négociations avec les puissances alliées. Il est vrai que celles-ci s'acheminaient inexorablement vers une impasse en raison de l'hostilité ouverte du Tsar à l'égard de Talleyrand. En bref, pour le roi, comme le dit si justement l'historien russe Evgenï Viktorovich Tarlé « Ce qu'il fallait c'était la politique de Talleyrand mais faite par un autre que lui ». (3).

Pressé d'en finir avec les négociations, le roi attendit qu'une occasion se présentât pour se séparer de son premier Ministre. C'est Talleyrand qui bien involontairement lui offrit cette opportunité. Il commit la grave erreur de surestimer son influence sur le roi et pour le forcer d'adopter sa tactique qui était de refuser les conditions des puissances alliées et de continuer à négocier, il menaça de démissionner si le souverain ne le soutenait pas clairement et fermement. Louis XVIII saisit au vol l'occasion que Talleyrand lui avait bien imprudemment offerte de le remplacer par le duc de Richelieu. Cette nomination permit de relancer le processus des négociations ; le Tsar qui jusqu'à présent s'était montré intraitable changea d'attitude. Louis XVIII dont l'intelligence et la finesse étaient indéniables savait parfaitement que le fait d'appeler à la tête du gouvernement un homme qui jouissait de l'affection et de l'estime de l'empereur Russe ne pouvait que lui être profitable. Alors qu'auparavant Alexandre poussait ses partenaires à se montrer d'une extrême dureté à l'égard de la France il s'employa, dès la nomination du duc de Richelieu à modérer les revendications, notamment celles de la Prusse qui étaient de loin les plus exigeantes ; l'Autriche et l'Angleterre qui n'avaient adopté qu'avec réticences une attitude inflexible ne se firent pas trop prier pour en changer.

Les conditions imposées à la France dans le traité de Paris que signa le nouveau premier ministre bien qu'adoucies demeuraient toutefois fort dures et Talleyrand fut bien aise de ne pas avoir dû les accepter et les signer. Voici ce qu'il écrit à ce sujet à la duchesse de Courlande : « Il est peut-être bon que les formes de rédaction soient aussi dures. On sera forcé d'en conclure que ce sont des choses imposées. Mais toujours est-il vrai que je suis bien aise et que vous l'êtes aussi de ne pas me voir parmi les signataires de cette belle œuvre. » (1)

La manière dont le roi avait congédié son premier ministre était désinvolte. Talleyrand s'en plaignit publiquement au roi qui lui répondit : « Vous voyez à quoi les circonstances me forcent, lui dit-il, j'ai à vous remercier de votre zèle, vous êtes sans reproches et rien ne vous empêche de rester publiquement à Paris. » (Source : Jean Rivois « Vie de Monsieur De Talleyrand-Périgord, Prince de Bénévent » Edition : Colombes, I.T.E.1958). Talleyrand répondit à haute voix pour que tout le monde l'entende : « J'ai eu le bonheur de rendre au roi assez de services pour croire qu'ils n'ont pas été oubliés ; je ne comprends pas ce qui pourrait me forcer à quitter Paris. J'y resterai et je serai trop heureux d'apprendre qu'on ne fera pas suivre au roi une ligne capable de compromettre sa dynastie. » (Idem Rivois).

Cette réponse de Talleyrand mérite qu'on s'y attarde car elle comprend, formulés en langage diplomatique, trois messages :

-1 « J'ai eu le bonheur de rendre au roi assez de services pour croire qu'ils n'ont pas été oubliés » ; cette phrase par laquelle il rappelle au roi qu'il lui doit son trône est digne de celle que l'on attribue à son aïeul Adalbert de Périgord en réponse au roi Hugues Capet : « qui t'a fait roi ? » ; elle est orgueilleuse ; mais c'est aussi une demande publique de compensation à la perte de son poste dont il tirait le plus clair de ses moyens d'existence avec le traitement qu'il percevait pour cette fonction, sans oublier la perte des avantages matériels qui y étaient attachés.

Louis XVIII qui entendait parfaitement le langage diplomatique décrypta le message. Il offrit à Talleyrand, en compensation de la perte de sa charge, celle de Grand chambellan.

Il ne faut pas se tromper sur le motif de ce geste ; à aucun moment il ne faut y voir de la reconnaissance pour les services rendus par Talleyrand. Il s'agit d'un geste politique à destination des négociateurs étrangers car si le Tsar poursuit Talleyrand de sa haine et ne peut que se réjouir de son départ, cette éviction peut indisposer les gouvernements anglais et Autrichiens qui le tenaient en haute estime et le considéraient comme leur interlocuteur privilégié ; cette nomination était donc un geste d'apaisement dans leur direction pour ne pas compromettre la reprise des négociations et la conclusion d'un accord que le roi souhaitait ardemment.

De plus Louis XVIII partageait les préventions des ultras à l'égard de Talleyrand et la perspective de sentir sur lui son regard froid et sans complaisance au cours des cérémonies et autres dîners officiels ne le réjouissait pas. Il dut la subir et souvent les échanges verbaux que l'exercice de cette fonction permettait entre le roi et son grand chambellan étaient, tout en respectant strictement l'étiquette et les convenances, ironiques et dépourvus de toute aménité.

C'était aussi offrir à Talleyrand un poste d'observation idéal pour voir, juger et être au courant de tout ce qui se tramait. Le seul point positif pour le roi était qu'en l'attachant à sa Maison il contraignait Talleyrand à un devoir de réserve sous peine d'être révoqué et privé de revenus en cas d'une opposition trop ouverte à la chambre des pairs où d'ailleurs il siégea peu jusqu'à la mort du souverain. Mais le Roi n'avait pas vraiment le choix.

-2 : Lorsque le roi lui dit : « Rien ne vous empêche de rester publiquement à Paris » cela signifie « vous pouvez rester dans la capitale mais tenez-vous tranquille », cela fit à Talleyrand le même effet qu'une muleta agitée sous le nez d'un taureau ; sa réponse « Je ne comprends pas ce qui pourrait me forcer à quitter Paris. J'y resterai... » peut paraître anodine mais elle résonne comme un défi car elle contient une mise en garde contre une telle initiative qui pourrait nuire au bon déroulement des négociations en cours pour le nouveau traité de paix car, ne l'oublions pas, Talleyrand est un personnage important et respecté sur la scène politique et diplomatique. Il pourrait, si le roi le traite mal, lui causer du tort par une opposition ouverte à la chambre des pairs dont il est membre ou dans son salon de la rue Saint Florentin qui est bien plus fréquenté et de manière assidue que ceux des Tuileries par la haute société parisienne ainsi que par les représentants des puissances étrangères qui en plus de le recevoir ne manquent jamais de venir prendre congé de Talleyrand lorsqu'ils quittent leur poste comme s'il était toujours ministre des affaires étrangères.

-3: En disant : « je serai trop heureux d'apprendre qu'on ne fera pas suivre au roi une ligne capable de compromettre sa dynastie. », il manifeste son soulagement de voir le duc de Riche-

lieu lui succéder, même si officiellement il brocarde la nomination de son successeur. Il devait redouter de voir les rênes du pouvoir passer aux mains des ultras qui auraient pu instaurer une « terreur blanche » (E Tarlé) et mettre en péril l'avenir de la dynastie fraîchement rétablie en prenant des décisions aussi irresponsables qu'impopulaires.

Qu'on ne s'y trompe pas, Talleyrand n'a jamais été un partisan du renversement de Louis XVI et de la monarchie. Il souhaitait plus simplement que la révolution de 1789 la fasse évoluer vers un système à l'anglaise, mais que le roi demeure sur son trône comme symbole fédérateur de la nation et garant des institutions, exerçant un pouvoir limité et contrôlé par les instances élues émanations de la volonté du peuple. Cette volonté de conserver un système monarchique en France faillit causer sa perte lorsque dans l'armoire de fer dissimulée dans les appartements du roi, où celui-ci cachait sa correspondance secrète avec entre autres des personnages tels que La Fayette, Mirabeau (à qui cela valu d'être mis au rang des ennemis du peuple et sa dépouille mortelle dépanthéonisée) et avec Talleyrand.

Après l'exécution du Roi qui dans l'esprit des révolutionnaires les plus enragés signifiait que la monarchie était révolue à tout jamais vint la « terreur », une des pages les plus sombres de l'histoire de France, qui fut suivie par les errements d'un directoire corrompu. Talleyrand qui a toujours pensé qu'il fallait à la tête de la France un chef dont l'autorité, reconnue et acceptée de tous serait incontestée et respectée a vu dans le général Bonaparte l'homme capable de tenir ce rôle et l'a poussé vers le pouvoir. Mais celui-ci devenu empereur au lieu d'apporter la paix à la France la précipita dans la guerre. A la chute de Napoléon il était plus que jamais convaincu que la France n'était pas prête à adopter une forme de gouvernement autre que la monarchie sous peine de retomber dans les errements de la révolution.

« Je puis le déclarer ici, en toute sincérité, je n'ai pas cessé de souhaiter le maintien de la Restauration et cela n'était que naturel après la part que j'y avais eueJ'ai cru en 1814 et 1815, et je le crois encore, que la France ne pouvait avoir de solides et durables institutions que celles qui étaient basées à la fois sur la légitimité et sur ceux des principes sagement libéraux dont la révolution de 1789 avait fait reconnaître la pratique possible. Ceci restera ma conviction, ma foi politique. ». Ces propos de Talleyrand que M Emmanuel de Waresquiel reproduit au début de la neuvième partie de son excellent ouvrage « Mémoires et correspondances du prince de Talleyrand » (5) abordant la révolution de 1830 sont la preuve absolue de l'attachement de Talleyrand au système monarchique. Tous les mémoires ont, pour leurs rédacteurs, le but de justifier leurs actes ou leurs propos au tribunal de l'histoire et comportent des erreurs, des omissions plus ou moins volontaires, « Chacun n'écrit que ce qui le sert. » Cette phrase que Sainte-Beuve écrit à propos de Saint-Simon, et que M de Waresquiel rapporte dans l'introduction de l'ouvrage que j'ai cité précédemment, s'applique également aux mémoires de Talleyrand. Nonobstant, je suis convaincu de sa sincérité lorsqu'il a écrit ces phrases que je viens de citer. L'amertume qu'il ressent et exprime publiquement traduit une profonde blessure. Si Talleyrand a brigué le poste de premier ministre ce n'était pas par vanité, c'était pour mettre en place les institutions qui assureraient la pérennité de la Monarchie qu'il venait de restaurer pour la seconde fois et de faire en sorte qu'elle ne retombe pas dans ses vieux démons d'absolutisme.

Même s'il n'occupe plus le devant de la scène politique, Talleyrand en demeure un personnage important, incontournable, redoutable, ayant de puissants amis dans les cours européennes, dont les propos qu'il tient dans son salon de l'hôtel de la rue Saint-Florentin et dans ceux où il est écoutés avec attention et rapportés fidèlement au Roi. Il est l'objet d'une étroite surveillance tant à Paris qu'à Valençay où les effectifs de la gendarmerie sont renforcés pour épier ses moindres propos, faits et gestes qui sont aussitôt rapportés au préfet de l'Indre, qui rédige rapports sur rapports pour Paris à son sujet quand il ne vient pas lui-même, sous le fallacieux prétexte de visites de courtoisie, s'assurer que tout va bien et que les rapports qu'il reçoit sont exacts. Cette surveillance s'exercera aussi tout au long de ses déplacements, qu'il s'agisse de cures thermales ou de voyages d'agrément. Mais sous le calme apparent de la vie du châtelain de Valençay, du curiste ou du touriste, Talleyrand se tient informé de la vie politique de son pays. Certes son activité politique est considérablement réduite mais il se tient prêt à reprendre les rênes du pouvoir si l'occasion se présentait lors d'une des nombreuses crises ministérielles qui jalonnent la seconde restauration.

Ses espoirs de retour aux affaires seront toujours déçus tant est grande la méfiance de la société parisienne et de la cour qui outre son apostasie lui en veulent de son passé de révolutionnaire, d'avoir trahi les intérêts du clergé et de la noblesse durant les états généraux de 1789, d'avoir collaboré activement aux travaux de l'assemblée constituante qui le 4 août 1789 met fin au système féodal, en abolissant les droits et privilèges féodaux ainsi que de tous les privilèges des classes, ainsi que d'y avoir proposé le 10 octobre de cette même année la nationalisation des biens du clergé. Pour elles, il n'est qu'un traître à sa classe sociale, et au clergé, premier ordre de la société d'avant la révolution.

Il ne reniera jamais son passé de révolutionnaire même si sur son lit de mort il en blâme les excès, il lui reconnaît le mérite, à travers la déclaration des droits de l'homme, ce texte fondamental de la révolution à la rédaction de laquelle il a participé, d'avoir eu des effets bénéfiques pour la France. Ce texte sera un des principes intangibles de sa pensée et de son action politique jusqu'à la fin de ses jours. Même écarté du pouvoir, Talleyrand est vigilant ; et que ce soit à la chambre haute (chambre des pairs) ou en coulisse il demeurera toujours un homme politique actif avec qui il faut compter.

Bibliographie :

1. A Castelot "Talleyrand ou le cynisme"
2. Jules Bertaut • Talleyrand, H. Lardanchet, 1945
3. (Evgeniï Viktorovich Tarlé de l'académie des sciences de L'URSS "Talleyrand" Editions en langues étrangères, Moscou, édition 1958).
4. Jean Rivois "Vie de Monsieur De Talleyrand-Périgord, Prince de Bénévent" Edition : COLOMBES, I.T.E.1958)
5. Emmanuel de Waresquiel : "Mémoires et correspondances du prince de Talleyrand" Editions Robert Laffont 2007

Dans la bibliothèque

Une sélection proposée par Claude Beauthéac

Thierry LENTZ : *Les ministres de Napoléon. Refonder l'Etat, servir l'empereur*. Paris, Perrin, collection tempus, 2016, 303 pages.

Emmanuel de WARESQUIEL : *Juger la reine*. 14,15,16 octobre 1793. Paris, Tallandier, 2016, 361 pages.

Emmanuel de WARESQUIEL : *Fouché, les silences de la pieuvre*. Paris, Tallandier/Fayard, 2014, 831 pages.

Eric SCHELL : *Talleyrand en verve. Mots, propos, aphorismes. Suivi du Bréviaire de Talleyrand*. Avec une préface de Emmanuel de Waresquiel. Paris, Editeur Pierre Horay, 2016, 172 pages.

Philippe SELTZ : *La diplomatie expliquée à une jeune fille du XXIème siècle suivie du Petit Talleyrand portatif*. Paris, Editions Riveneuve, 2016, 284 pages.

Anne et Laurent THEIS : *Souvenirs et Chronique de la Duchesse de Dino, nièce aimée de Talleyrand*. Paris, Robert Laffont, collection Bouquins, 2016, 1150 pages.

Thierry LENTZ : *Joseph Bonaparte*. Paris, Perrin, 2016, 717 PAGES.

Pierre BRANDA : *Joséphine, le paradoxe du cygne*. Paris, Perrin, 2016, 464 pages.

Pierre BRANDA : *Napoléon et ses hommes. La Maison de l'Empereur 1804-1815*. Paris, Librairie Arthème Fayard, 2011, 576 pages.

Olivier BLANC : *Regnaud de Saint-Jean d'Angély. L'éminence grise de Napoléon*. Paris, Pygmalion Gérard Watelet, 2002, 332 pages.

Jacques-Olivier BOUDON : *Napoléon et la Campagne de France-1814*. Paris, Armand Colin, 2014, 365 pages.

Yves BRULEY et Thierry LENTZ : *Diplomaties au temps de Napoléon*. Actes du colloque des 24 et 25 mars 2014, organisé par la Fondation Napoléon, l'Académie des Sciences morales et politiques, la direction des Archives du ministère des Affaires étrangères et le Souvenir napoléonien. Paris, CNRS Editions, 2014, 377 pages.

Patrice DUHAMEL et Jacques SANTAMARIA : *Les flingueurs. Anthologie des cruautés politiques*. Paris, Plon, 2014, 285 pages. (un article de quatre pages sur Talleyrand).

Stéphane BERN : *Secrets d'histoire n° 3*. Paris, Albin Michel, 2012, 355 pages. (un article de douze pages sur : *Talleyrand était-il un opportuniste ?*)

Comte de SAINT-AULAIRE (Ambassadeur de France) : *Talleyrand*. Paris, Dunod Editeur, collection Les Constructeurs, 1936, 435 pages.

Franz BLEI : *Talleyrand, Homme d'Etat*. Paris, Payot, 1935, 316 pages. (Traduit de l'allemand par René Lobstein, bibliothécaire à l'Université de Paris).

Maximilien VOX : *Correspondance de Napoléon. Six cents lettres de travail (1806-1810)*. Paris, Gallimard, collection Mémoires du Passé pour servir le Temps Présent, 1943, 573 pages.

Alfred FABRE-LUCE : *Talleyrand*. Paris, France-Dargaud SA Editeur, collection Histoire-Vérité-Arts et Voyages, 1969, 143 pages.

Jules BERTAUT : *Madame de Genlis*. Paris, Editions Bernard Grasset, 1941, 292 pages.

David CHANTERANNE: *L'insulaire. Les neuf vies de Napoléon*. Paris, les Editions du Cerf, 2015, 267 pages.

Sophie-Henriette COHENDET : *Mémoires sur Napoléon et Marie-Louise*. Paris, Mercure de France, collection Le Temps retrouvé, 2014, 322 pages.

Marquise DE LA TOUR DU PIN : *Mémoires. Journal d'une femme de cinquante ans (1778-1815), suivi d'extraits de sa correspondance (1815-1846)*. Paris, Mercure de France, collection Le Temps retrouvé, 2006, 612 pages.

B. d'ANDLAU : *Madame de STAËL*. Coppet, 2008, 99 pages.

Laurent JOFFRIN : *L'espion d'Austerlitz. Roman*. Paris, Stock, 2014, 298 pages.

Table des matières

Editorial	1
Une amitié impossible ? Charles-Maurice de Talleyrand (1754-1838) et Pierre Paul Royer-Collard (1763-1845)	3
Le voyage en Pologne.....	12
La vénerie à Valençay.....	32
A propos de Sagan, sur Henri Beyle, dit Stendhal.....	46
Talleyrand et Napoléon, une histoire d'amour déçu.....	48
La nouvelle identité visuelle de l'Association.....	51
L'amertume de Talleyrand.....	53
Dans la bibliothèque	58
Table des matières	59

LE COURRIER DU PRINCE

Bulletin d'information de l'ASSOCIATION
LES AMIS DE TALLEYRAND

Siège : Château de Valençay - 36600 Valençay - www.amis-talleyrand.org - groupe Facebook « Les Amis de Talleyrand »

Responsable de la publication : Roland Martinet

Comité de rédaction : Anna de Bagneux, Roland Martinet, Georges Lefaiivre, Alexandre Belonoschkin, Claude Jambart, Pierre Combaluzier

Collecte et revue des articles, maquette et composition : Claude Jambart

Parution annuelle, N°9 – février 2017

La reproduction des textes est interdite, sauf autorisation préalable de l'auteur.

Crédit photos : les photos ou reproductions sont fournies par les auteurs des articles ou par le responsable de la maquette, sous leur seule responsabilité